JULIAN JACKSON

DE GAULLE

Une certaine idée de la France



SEUIL

De Gaulle

JULIAN JACKSON

De Gaulle

Une certaine idée de la France

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR MARIE-ANNE DE BÉRU

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

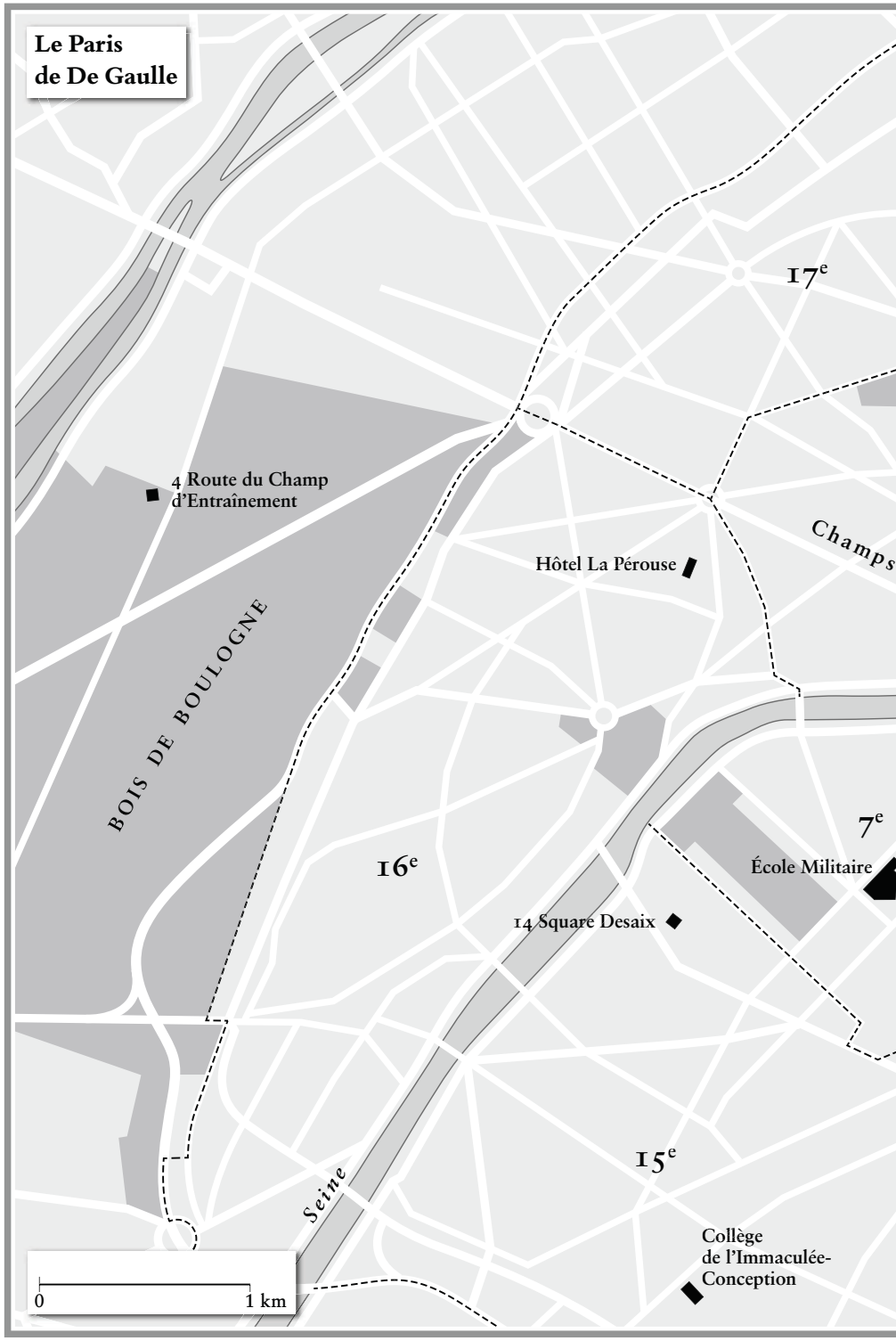
Titre original : *A Certain Idea of France*
The Life of Charles de Gaulle
Éditeur original : Penguin Books
© Julian Jackson, 2018
The author has asserted his moral rights
All rights reserved
ISBN original : 978-1-846-14351-9

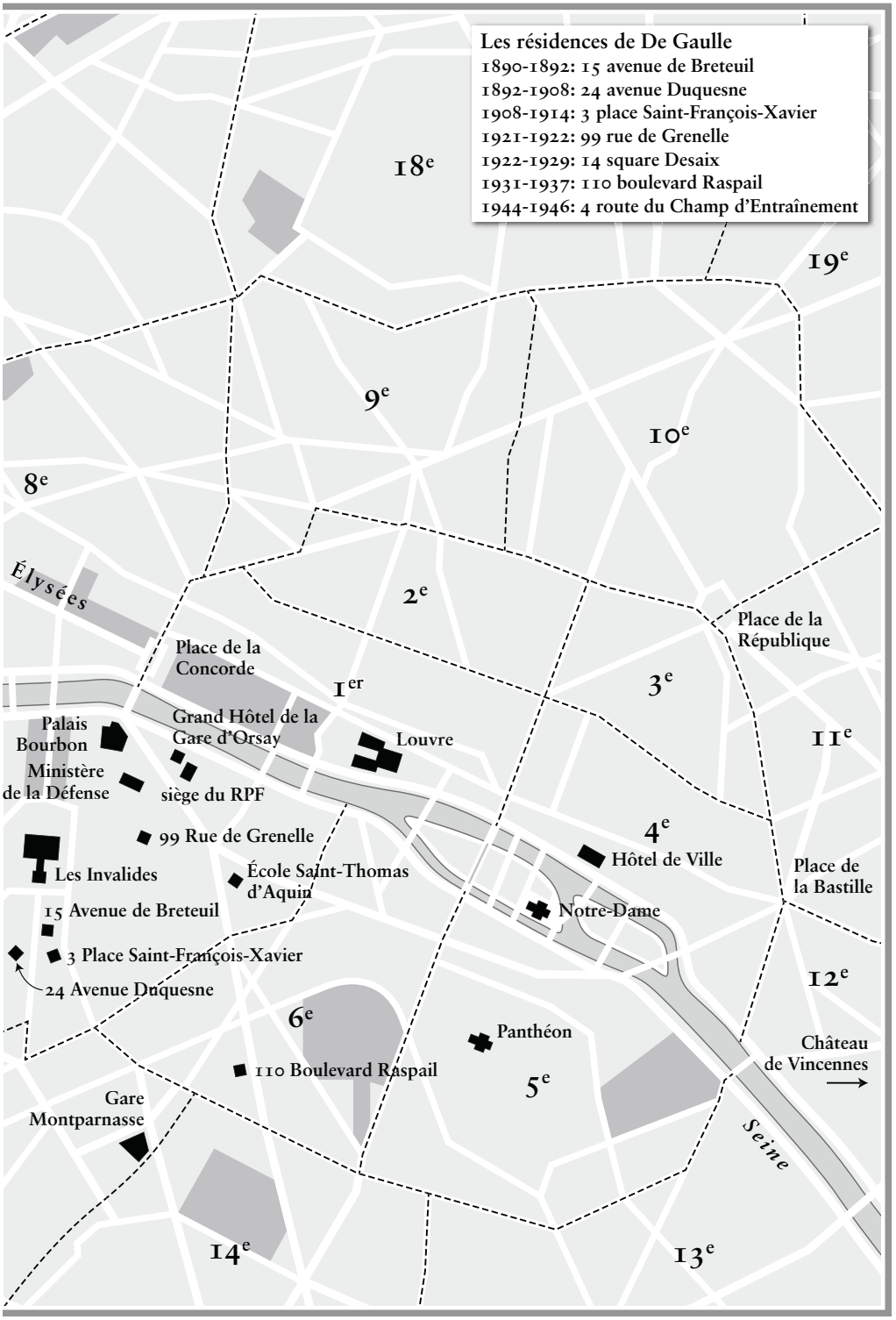
ISBN 978-2-02-139634-8

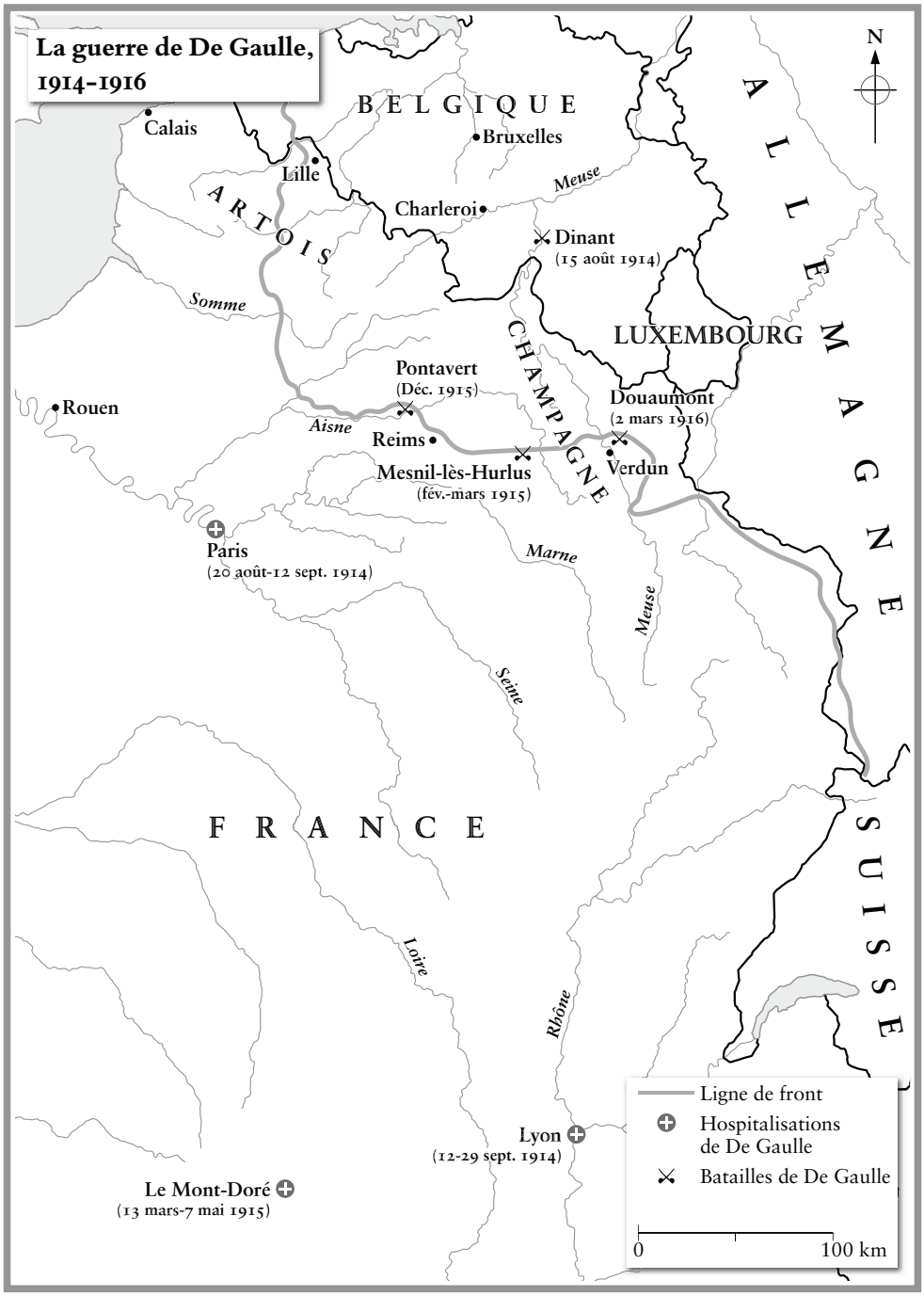
© Éditions du Seuil, août 2019, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

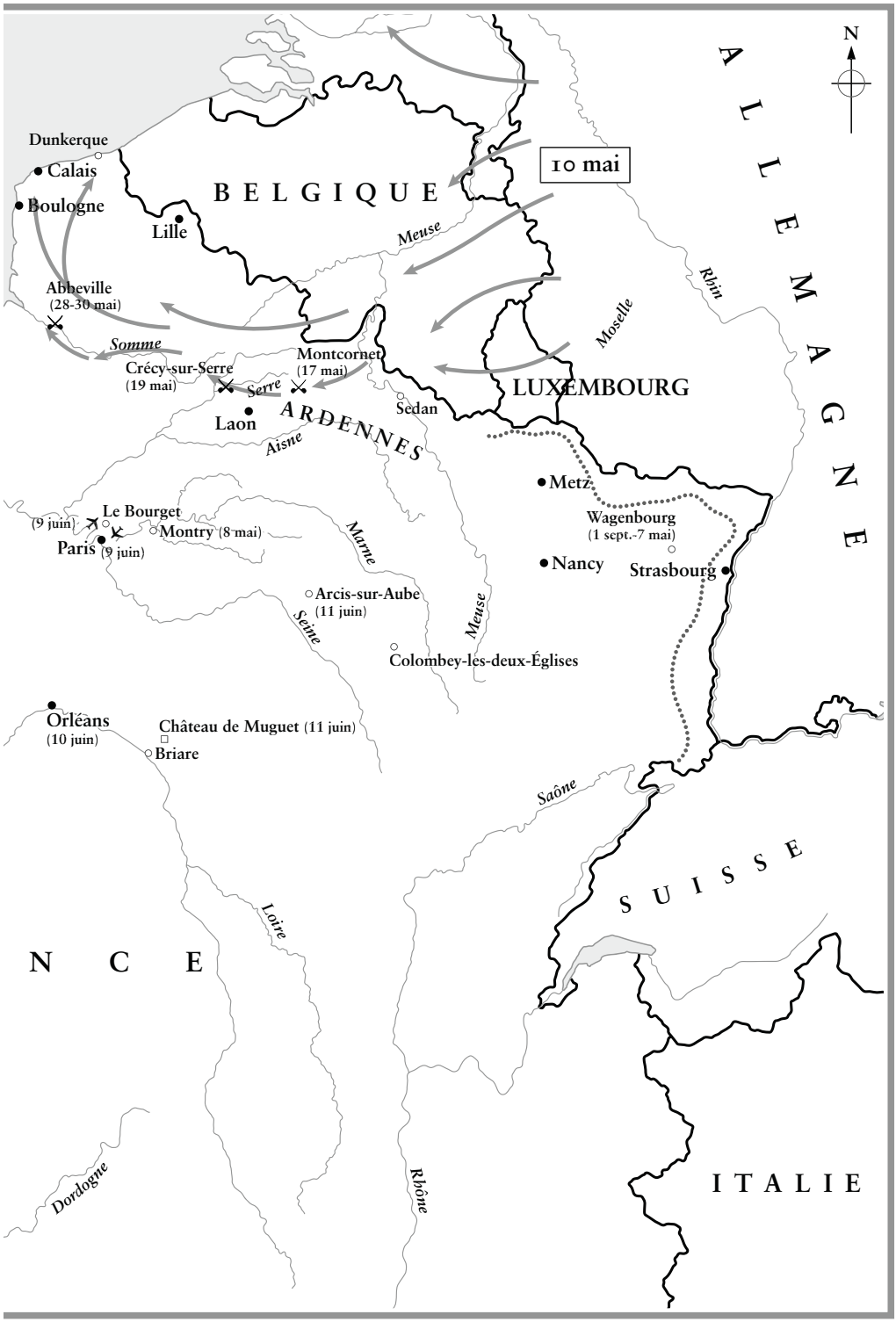

Le Paris
de De Gaulle
17e
4 Route du Champ
d'Entraînement
Hôtel La Pérouse
Champs
BOIS DE BOULOGNE
16e
7e
École Militaire
14 Square Desaix
15e
Seine
Collège
de l'Immaculée-
Conception
0
1 km

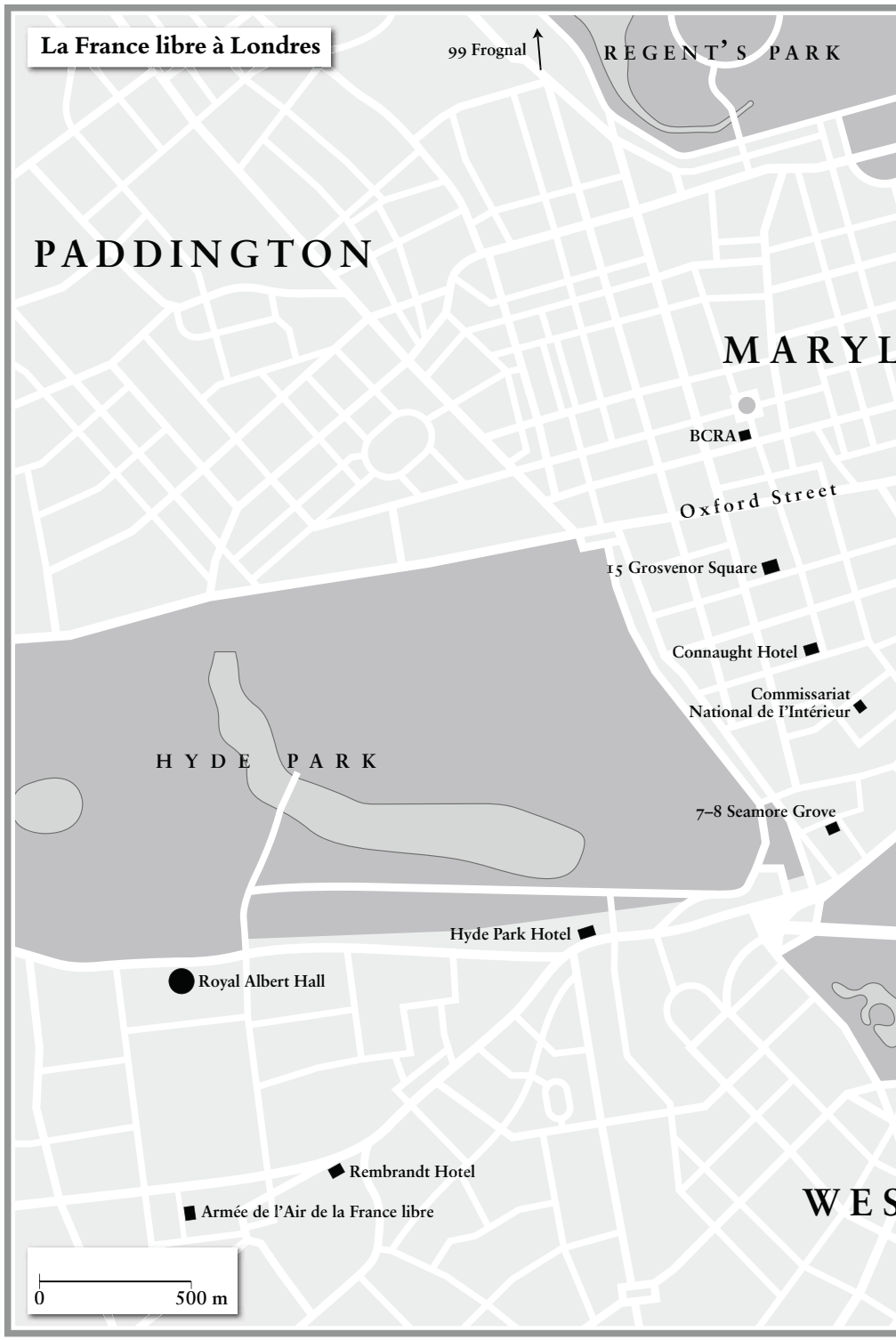

Les résidences de De Gaulle
1890-1892: 15 avenue de Breteuil
1892-1908: 24 avenue Duquesne
1908-1914: 3 place Saint-François-Xavier
1921-1922: 99 rue de Grenelle
1922-1929: 14 square Desaix
1931-1937: 110 boulevard Raspail
1944-1946: 4 route du Champ d'Entraînement
18e
19e
9e
10e
8e
Élysées
2e
Place de la Concorde
Place de la République
1er
3e
11e
Palais Bourbon
Grand Hôtel de la Gare d'Orsay
Louvre
Ministère de la Défense
siège du RPF
99 Rue de Grenelle
4e
Hôtel de Ville
Les Invalides
École Saint-Thomas d'Aquin
Place de la Bastille
15 Avenue de Breteuil
Notre-Dame
3 Place Saint-François-Xavier
24 Avenue Duquesne
12e
6e
Panthéon
Château de Vincennes
110 Boulevard Raspail
5e
Gare Montparnasse
Seine
14e
13e

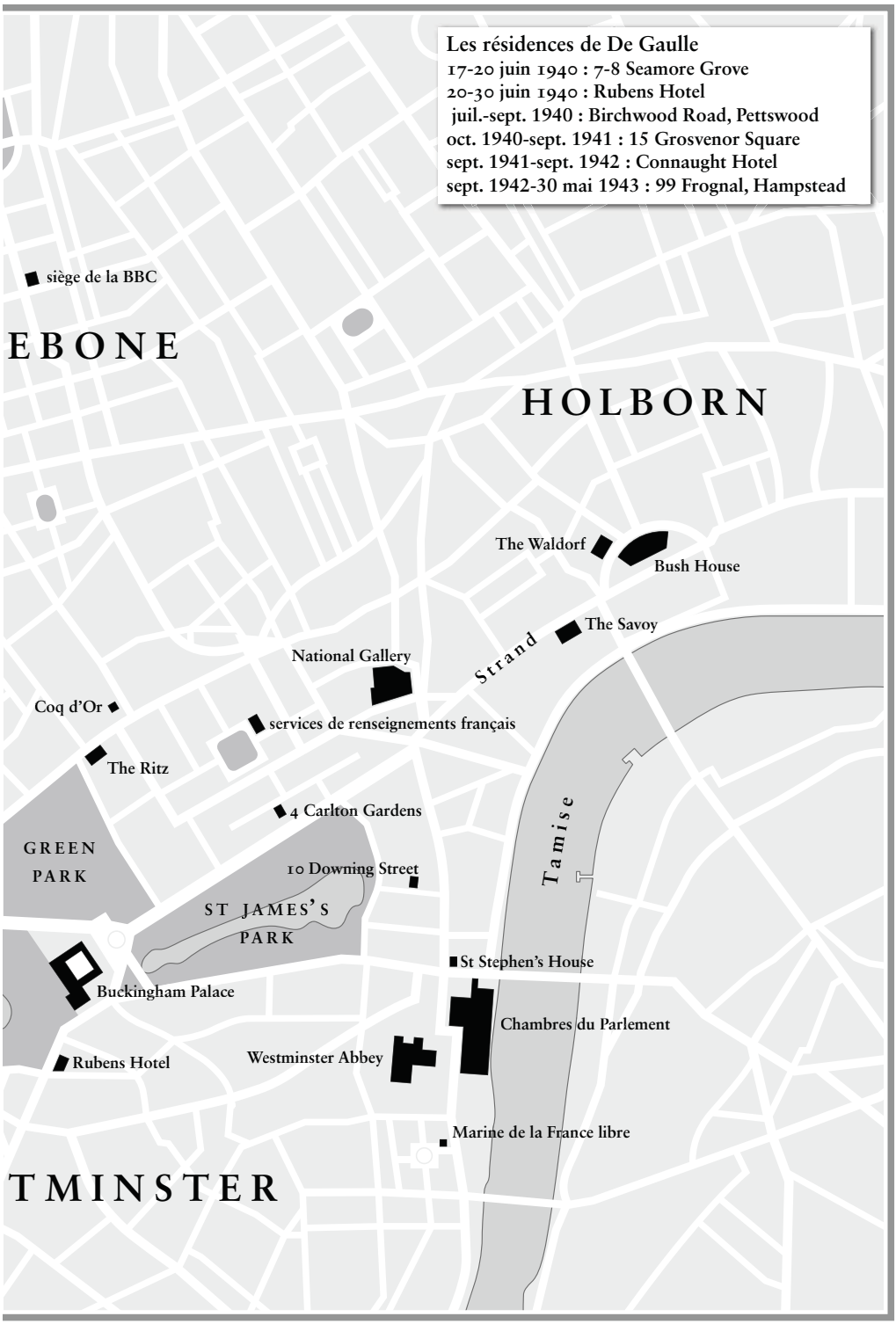

La guerre de De Gaulle, 1914-1916
N
BELGIQUE
Calais
Bruxelles
Lille
Meuse
ARTOIS
Charleroi
Dinant
(15 août 1914)
ALLEMAGNE
Somme
LUXEMBOURG
CHAMPAGNE
Pontavert
(Déc. 1915)
Douaumont
(2 mars 1916)
Rouen
Aisne
Reims
Verdun
Mesnil-lès-Hurlus
(fév.-mars 1915)
Paris
(20 août-12 sept. 1914)
Marne
Meuse
Seine
FRANCE
SUISSE
Loire
Rhône
Lyon
(12-29 sept. 1914)
Le Mont-Doré
(13 mars-7 mai 1915)
Ligne de front
Hospitalisations de De Gaulle
Batailles de De Gaulle
0
100 km


Prisonnier de guerre, 1916-1918
N
DANEMARK
SUÈDE
MER DU NORD
PAYS-BAS
Osnabrück
(mars-juin 1916)
Berlin
Bruxelles
BELGIQUE
Cologne
Rhin
ALLEMAGNE
LUXEMBOURG
Mayence
(mars 1916)
Francfort
Metz
Nuremberg
Rosenberg
(juil.-nov. 1917)
Wurtzbourg (mai-nov. 1918)
Ingolstadt
(sept. 1916-juil. 1917 /
déc. 1917-mai 1918)
Danube
Passau
Munich
FRANCE
SUISSE
AUTRICHE-HONGRIE
ITALIE
Lieux d'emprisonnement
0
200 km


La guerre de De Gaulle, septembre 1939-juin 1940
(9 juin-16 juin)
Londres
(9 juin- 17 juin)
ROYAUME-UNI
Plymouth
(15 juin)
Falmouth
Rouen
Seine
Carentec
Brest (15 juin)
BRETAGNE
Rennes
(12 juin)
Tours
(13 juin)
Loire
Château de Beauvais
(10-13 juin)
Château de Chissay
F R A
(16 juin)
Mérignac
(17 juin)
Bordeaux (14 juin)
Garonne
Avancée allemande
Ligne Maginot
Batailles de De Gaulle
Départs de De Gaulle
Arrivées de De Gaulle
0
100 km

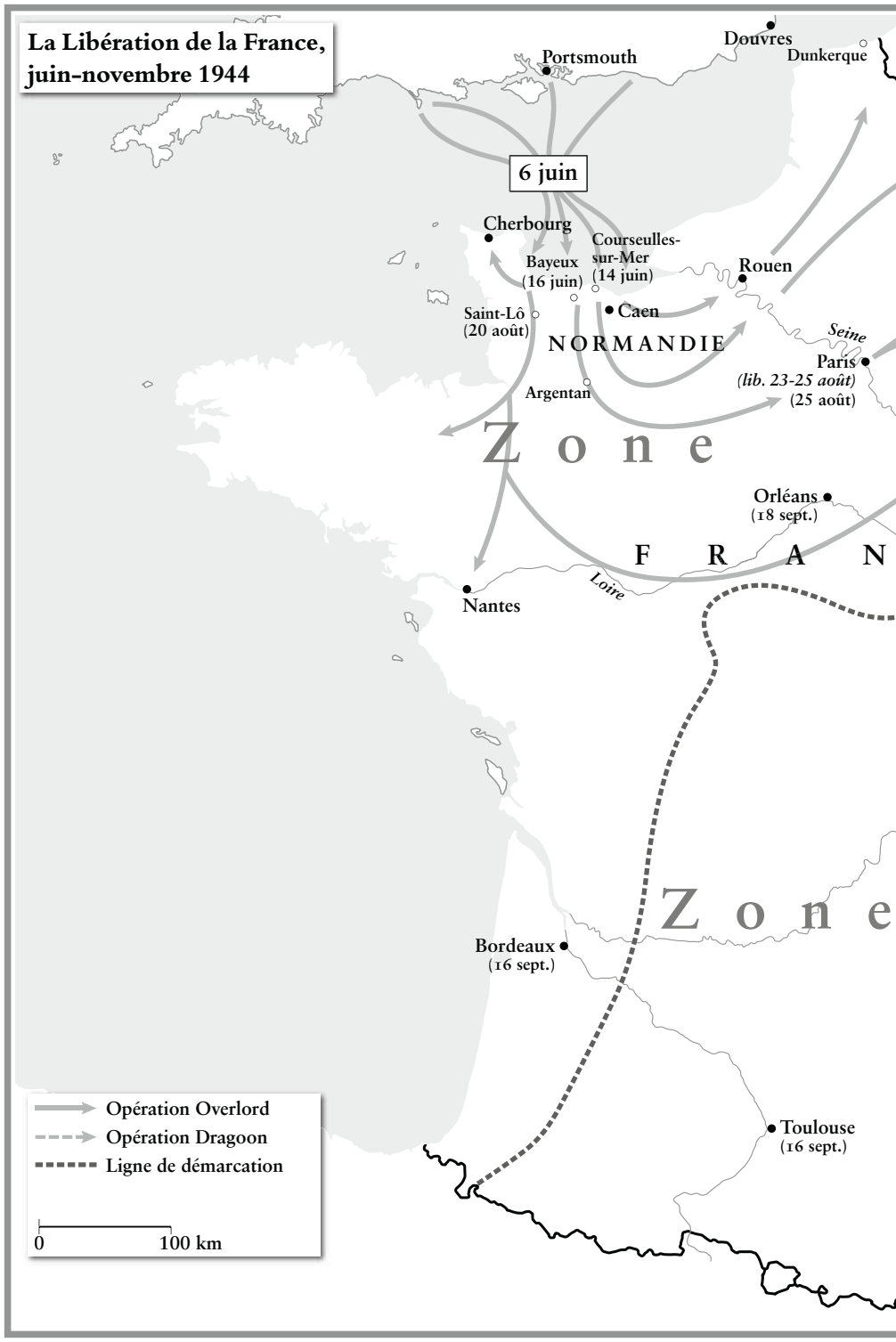

N
ALLEMAGNE
10 mai
BELGIQUE
Dunkerque
Calais
Boulogne
Lille
Meuse
Rhin
Abbeville
(28-30 mai)
Somme
Crécy-sur-Serre
(19 mai)
Serre
Montcornet
(17 mai)
Moselle
LUXEMBOURG
Sedan
Laon
ARDENNES
Aisne
Metz
Le Bourget
(9 juin)
Montry (8 mai)
Paris (9 juin)
Marne
Wagenbourg
(1 sept.-7 mai)
Nancy
Strasbourg
Arcis-sur-Aube
(11 juin)
Seine
Meuse
Colombey-les-deux-Églises
Orléans
(10 juin)
Château de Muguet (11 juin)
Briare
Saône
SUISSE
Loire
N C E
Dordogne
Rhône
ITALIE


La France libre à Londres
99 Frognal
REGENT'S PARK
PADDINGTON
MARYL
BCRA
Oxford Street
15 Grosvenor Square
Connaught Hotel
Commissariat
National de l'Intérieur
HYDE PARK
7–8 Seamore Grove
Hyde Park Hotel
Royal Albert Hall
Rembrandt Hotel
Armée de l'Air de la France libre
WES
0
500 m


Les résidences de De Gaulle
17-20 juin 1940 : 7-8 Seamore Grove
20-30 juin 1940 : Rubens Hotel
juil.-sept. 1940 : Birchwood Road, Pettswood
oct. 1940-sept. 1941 : 15 Grosvenor Square
sept. 1941-sept. 1942 : Connaught Hotel
sept. 1942-30 mai 1943 : 99 Frognal, Hampstead
siège de la BBC
EBONE
HOLBORN
The Waldorf
Bush House
The Savoy
Strand
National Gallery
Coq d'Or
services de renseignements français
The Ritz
4 Carlton Gardens
GREEN PARK
10 Downing Street
ST JAMES'S PARK
Tamise
St Stephen's House
Buckingham Palace
Chambres du Parlement
Rubens Hotel
Westminster Abbey
Marine de la France libre
TMINSTER


Les colonies françaises pendant la guerre, 1940–1943
N
FRANCE
Alger
Guelma
Tunis
Sétif
Biskra
TUNISIE
Mer
Casablanca
MAROC
Marrakech
Tripoli
LIBYE
FEZZAN
ALGÉRIE
Murzuk
Déc. 1942
SAHARA ESPAGNOL
MAURITANIE
AFRIQUE-OCCIDENTALE FRANÇAISE
NIGER
Jan. 1941
Dakar
SÉNÉGAL
SOUDAN FRANÇAIS
Niger
Lac Tchad
HAUTE VOLTA
Fort Lamy
GUINÉE
Conakry
Freetown
SIERRA LEONE
LIBERIA
CÔTE D'IVOIRE
CÔTE D'OR
DAHOMEY
NIGERIA
Lagos
Abidjan
CAMEROUN
AFRIQUE-ÉQUATORIALE FRANÇAISE
TOGO
CAMEROUN BRITANNIQUE
Douala
GUINÉE ESPAGNOLE
Libreville
GABON
OCÉAN ATLANTIQUE
CONGO FRANÇAIS
Brazzaville
Léopoldville


Méditerranée
Alep
SYRIE
LIBAN
Beyrouth
Damas
Acre
IRAK
Benghazi
Tobrouk
PALESTINE
Jérusalem
Alexandrie
Bir
Hakeim
El Alamein
Le Caire
Suez
JORDANIE
ÉGYPTE
Koufra
ARABIE
Mer Rouge
CHAD
Abéché
Kub-Kub
SOUDAN
Djibouti
AFRIQUE DE L'EST
ITALIENNE
OCÉAN
INDIEN
OUGANDA
KENYA
Congo
CONGO
BELGE
Forces de la France libre
Colonies françaises
0
500 km


La Libération de la France, juin-novembre 1944
Portsmouth
Douvres
Dunkerque
6 juin
Cherbourg
Courseulles-sur-Mer (14 juin)
Bayeux (16 juin)
Rouen
Saint-Lô (20 août)
Caen
NORMANDIE
Seine
Paris
(lib. 23-25 août)
(25 août)
Argentan
Zone
Orléans (18 sept.)
FRANCAISE
Loire
Nantes
Zone
Bordeaux (16 sept.)
Toulouse (16 sept.)
Opération Overlord
Opération Dragoon
Ligne de démarcation
0
100 km


N
Rhin
ALLEMAGNE
Lille
BELGIQUE
LUXEMBOURG
ARDENNES
Reims
Stuttgart
Strasbourg
(Lib. 23 nov.)
ALSACE
Colmar
Rhine
Sigmaringen
occupée
Langres
(Lib. 13 sept.)
Mulhouse
(Lib. 21 nov.)
Belfort
MORVAN
SUISSE
Vichy
Lyon
(Lib. 3 sept.)
(14 sept.)
Loire
ITALIE
occupée
Rhône
Marseille
(Lib. 28 août.)
(15 sept.)
Toulon
15 août

Introduction
De Gaulle : une figure omniprésente

Dans la France d'aujourd'hui, de Gaulle est partout : dans les mémoires, sur les plaques des rues et au fronton des monuments, dans les librairies. Selon le dernier décompte, plus de 3 600 municipalités ont donné son nom à une rue, une avenue, une place, un rond-point, un quai, une impasse, le classant devant Pasteur (3 001) et Victor Hugo (2 258)[1]. La place de l'Étoile, où s'élève l'arc de triomphe de Napoléon, a été renommée en son honneur juste après sa mort. De là, en descendant les Champs-Élysées, on passe devant une statue du Général marchant à grands pas vers la Concorde. En tournant à droite à ce niveau et en traversant la Seine, on arrive à l'hôtel des Invalides qui abrite non seulement le musée de la Guerre mais aussi un autre musée exclusivement dédié à de Gaulle. Celui qui pénètre dans cet Historial Charles de Gaulle a le sentiment de franchir le seuil d'un sombre sanctuaire.

En 2010, une enquête d'opinion a demandé aux Français de classer les personnalités les plus importantes de leur histoire. Charles de Gaulle a été placé en première position par 44 % des personnes interrogées (et cité par 70 %), loin devant Napoléon (qui a obtenu respectivement 14 % et 38 % de réponses)[2]. Les hommes politiques de tout bord, gauche et droite confondues, invoquent son nom. Pendant la campagne présidentielle de 2012, il est donné en exemple à la fois par le candidat socialiste François Hollande et par son opposant de droite, Nicolas Sarkozy, censément gaulliste, ainsi que par presque tous les autres. Même le Front national, dont le fondateur Jean-Marie Le Pen fut un antigaulliste viscéral, salue désormais l'héritage de De Gaulle. Mais aucun homme politique français contemporain n'a plus ouvertement recherché son inspiration dans la figure du Général qu'Emmanuel Macron : sa photo officielle le présente debout devant un bureau sur lequel un livre est ouvert – les *Mémoires de guerre* du général de Gaulle, dans l'édition de la Pléiade.

La figure du Général s'affranchit de plus en plus de l'histoire dont il fut l'acteur principal. Parmi les livres récemment parus, on trouve un essai humoristique, *L'Être et le géant*, qui campe une rencontre en Irlande entre de Gaulle et Jean-Paul Sartre, deux hommes qui ne se sont jamais croisés ; une fable, *Le Retour du Général*, qui imagine de Gaulle revenant de l'au-delà pour sauver la recette des œufs mayonnaise et défendre les droits des homosexuels ; une bande dessinée qui montre de Gaulle à la

plage, et un *Dictionnaire amoureux de De Gaulle* dont l'auteur visite les sites gaulliens comme on irait en pèlerinage sur les pas d'un saint ; un roman qui imagine la conversation des généraux de Gaulle et Franco au Prado de Madrid en juin 1970[3].

Personne n'aurait pu prédire cette extraordinaire unanimité lorsque de Gaulle quitta le pouvoir en 1969. Elle fait oublier l'âpreté des conflits qu'il provoqua tout au long de sa carrière. Durant les trente années qu'il passa en politique, de Gaulle fut le personnage le plus vénéré et le plus haï de l'histoire contemporaine de la France, vilipendé et idéalisé, abhorré et adoré, avec une égale intensité. D'autres hommes politiques français du XX^e^ siècle ont été détestés, mais aucun aussi violemment que de Gaulle. Certains de ses ennemis trouvèrent dans cette haine un sens à leur vie, d'autres y laissèrent leur santé mentale. Tel fut le destin d'Henri de Kérillis, un député conservateur qui fut l'un de ses fervents partisans avant de rompre avec lui en 1942 et de finir ses jours aux États-Unis, brisé et pitoyable, persuadé de voir des agents gaullistes à tous les coins de rue, prêts à le persécuter. L'antigaullisme pathologique d'un André Figueras, ancien résistant gaulliste qui se retourna contre son héros, se décline dans les titres de ses livres : *Charles le dérisoire* (1964), *Le Général mourra* (1965), *Les gaullistes vont en enfer* (1965), *De Gaulle l'impuissant* (1970), pour n'en citer que quelques-uns. Quand de Gaulle démissionne en 1969, un journal d'extrême droite titre : « La bête est morte, mais son poison demeure. »

La haine ne se cantonne pas aux mots. De Gaulle fut la cible d'une trentaine de tentatives d'assassinat, dont deux, en septembre 1961 et en août 1962, faillirent avoir raison de lui. Pour certains antigaullistes, cette haine était devenue une obsession si profonde qu'elle s'était détachée de ses origines. André Rossfelder, instigateur de la dernière tentative sérieuse pour éliminer le Général en 1964, combattait de Gaulle pour avoir accepté l'indépendance de l'Algérie et continua à conspirer contre lui, même après la perte de l'Algérie en 1962. Quand on lui demanda ses raisons, il répondit : « Parce qu'il était encore là… Car l'obsession du tyrannicide n'est pas nécessairement de changer le cours d'une politique mais de ne plus avoir à penser au tyran[4]. » À l'autre extrémité se trouvent ceux dont l'admiration pour de Gaulle oscillait entre la loyauté du vassal pour son suzerain et la foi religieuse. D'André Malraux, le fidèle gaulliste Gaston Palewski écrivit : « Comme nous tous […], il est entré dans la geste de De Gaulle comme on entre en religion[5]. »

Si les Français ont entretenu des relations aussi passionnelles avec le général de Gaulle, c'est qu'il a été l'acteur principal des deux guerres civiles françaises du XX^e^ siècle. La première suit la défaite de 1940 et la signature de l'armistice entre le gouvernement du maréchal Pétain et Hitler. Refusant ce choix, de Gaulle part pour Londres continuer le combat. Cet acte d'insubordination fait de lui un rebelle en lutte contre un gouvernement légal dirigé par ce maréchal que les Français vénèrent, et

les premiers coups de fusil tirés par les soldats qui se rallient à lui visent non pas des Allemands, mais d'autres Français. Au fil des quatre années suivantes, depuis Londres, de Gaulle ne cesse d'affirmer que c'est lui, et non Pétain, qui représente la « vraie » France. En 1944, acclamé en héros national, il revient sur le sol français et prend la tête d'un Gouvernement provisoire qu'il dirige jusqu'à sa propre démission en janvier 1946.

La deuxième guerre civile éclate en novembre 1954, lorsque des nationalistes algériens lancent leur combat pour l'indépendance. Cette guerre, qui dure huit ans et entraîne le retour de De Gaulle au pouvoir en 1958, aboutit à l'indépendance de l'Algérie quatre ans plus tard. Le conflit, qui a toutes les apparences d'une guerre de décolonisation, est en réalité une guerre civile : sur le plan administratif, l'Algérie fait partie de la France, elle est « française » depuis 1830 (soit bien plus tôt que Nice, française depuis 1860). Les partisans de l'Algérie française affirment que la Méditerranée traverse la France comme la Seine traverse Paris. Parmi le million d'Européens présents en Algérie, beaucoup sont issus de familles qui vivent là depuis des générations. Ils sont véritablement chez eux et la perte de leur pays est pour eux un traumatisme aussi terrible que la débâcle de 1940.

Non seulement de Gaulle joue un rôle central dans ces deux conflits, mais il bouleverse la perception que les Français ont de leur histoire et les traditions politiques nationales. À son retour au pouvoir en 1958, il transforme radicalement les institutions politiques en s'affranchissant des traditions républicaines. Sa vision de la place de la France dans le monde, résumée par l'insaisissable concept de « grandeur », fait l'admiration des uns tout en se trouvant décriée par les autres comme une gesticulation nationaliste. Finalement, en mai 1968, au crépuscule de sa carrière, de Gaulle est la cible du soulèvement révolutionnaire le plus spectaculaire du XX^e^ siècle français.

Certains de ceux qui l'admirèrent entre 1940 et 1944 s'opposèrent à lui sur la question algérienne ; certains restèrent toujours des fidèles, d'autres toujours des opposants ; d'autres encore, adversaires en 1940-1944, se rangèrent à ses côtés quand il prit le pouvoir en 1958 avant de retourner dans l'opposition. L'anti-américanisme de sa politique de « grandeur » attire une partie de la gauche qui, dans le même temps, conteste son style de gouvernement autoritaire. Il y a une part de vérité dans la boutade que de Gaulle lança un jour : « Tout le monde est, a été ou sera gaulliste[6]. » Il y en a tout autant dans la remarque d'un observateur à la veille de l'élection présidentielle de 1965 : « Hors une poignée de compagnons, tout le monde a été, est, ou sera antigaulliste. Le pire est que chacun est à la fois l'un et l'autre et que la ligne de partage passe dans la conscience de chacun[7]. »

Parmi les admirateurs de De Gaulle, on trouve aussi bien Henry Kissinger qu'Oussama ben Laden. Partisans et détracteurs l'ont comparé à des personnages aussi divers que Charlemagne, Jeanne d'Arc, Richelieu, Henri IV, Louis XIV, Danton, Saint-Just, Napoléon I^er^, Chateaubriand, Napoléon III, le général Boulanger, Léon Gambetta et Georges

Clemenceau ; ainsi qu'à des figures étrangères telles que Bismarck, Franco, Kerenski, Mussolini, Salazar, Mao, Bolívar, Castro et Jésus-Christ. Ces comparaisons reflètent les extraordinaires contradictions du personnage : un soldat qui passa le plus clair de sa carrière à critiquer l'armée ; un conservateur qui s'exprimait souvent comme un révolutionnaire ; un homme de passion incapable, ou presque, d'exprimer des émotions.

« Au commencement était l'Action »

La haine qu'inspira autrefois de Gaulle comme l'adulation dont il est aujourd'hui l'objet constituent une difficulté pour le biographe. Il existe une « légende noire » qui a laissé des traces, des demi-vérités et des calomnies qui collent à sa mémoire. Mais échapper à l'hagiographie n'est pas un moindre problème, car, comme l'a dit Alain Peyrefitte, son ministre de l'Information dans les années 1960, « la vérité du général de Gaulle est dans sa légende[8] ». Il voulait dire par là que l'une des plus grandes réussites de De Gaulle est le mythe qu'il a construit lui-même autour de sa personne – on peut dire la même chose de Napoléon. L'historien Pierre Nora exprime la même idée, d'une manière plus poétique, quand il note que ceux qui écrivent sur de Gaulle ont du mal à échapper au cadre de référence que de Gaulle lui-même a construit, « comme dans une toile de La Tour ou Vermeer où la lumière qu'on croit éclairer le tableau vient du tableau lui-même[9] ».

Dans le cas du Général, la « lumière » émane de ses propres écrits. Dans l'épigraphe d'un livre publié en 1932, il cite le *Faust* de Goethe : « Au commencement était le Verbe ? Non, au commencement était l'Action. » Chez de Gaulle, le verbe et l'action sont inséparables. L'action qui le fait connaître en 1940 est un discours que personne ou presque n'a entendu. Mais les discours suivants connaissent une meilleure fortune et, pour des millions de Français entre 1940 et 1944, de Gaulle est surtout une voix entendue à la radio. Dans les années 1950, il sculpte sa légende dans ses *Mémoires de guerre* et, dans les années 1960, pendant sa présidence, on dit souvent qu'il gouverne par la magie de son verbe et la maîtrise de sa communication à la télévision.

Tout biographe de De Gaulle risque donc de se laisser piéger par son verbe. En 1970, de Gaulle déclare à un journaliste :

> Les choses que je veux faire savoir, que je trouve importantes, j'y pense longtemps. Je les écris toutes. Je les apprends par cœur. Je travaille beaucoup et longuement. Je me donne un mal de chien et je les récite parce que je veux qu'on les sache […]. Ce sont les seules choses qui ont de l'importance à mes yeux. Et puis il y a les autres, que je dis comme ça, sans les avoir préparées, sans y penser, sans les avoir apprises, devant n'importe qui […]. Cela n'a pas de valeur à mes yeux et n'a aucune importance. Mais ces propos, vous, les journalistes, les rapportez aussi[10].

De Gaulle contrôle de très près le recueil officiel « des choses importantes ». En plus de ses *Mémoires* en 4 volumes, il autorise la publication de 5 volumes de *Discours et messages* dont il corrige la moindre virgule avec un soin méticuleux. Pour autant, il faut traiter ces discours avec un esprit critique. Prenons par exemple les premiers textes des *Discours et messages*. Le premier, et le plus célèbre, est l'« Appel » du 18 juin 1940. Ce que nous lisons est sans aucun doute ce que de Gaulle aurait voulu prononcer, mais, vraisemblablement sous la pression des Britanniques, les deux premières phrases du discours qu'il a effectivement lu à la radio ce jour-là sont différentes. Le discours suivant est daté du 19 juin 1940, mais en réalité de Gaulle n'a pas prononcé de discours le 19 juin parce que les Britanniques lui en ont refusé l'autorisation. De plus, ce prétendu discours du 19 juin tel qu'il est publié fait référence à des événements postérieurs : il a donc dû être écrit après, sans avoir jamais été prononcé. Le recueil nous livre ensuite deux discours que de Gaulle a bien donnés les 22 et 24 juin, mais il omet un court discours du 23 juin qu'il a rétrospectivement préféré passer sous silence, parce qu'il y annonçait la formation d'un comité, placé sous son autorité, mais qui ne vit jamais le jour en raison de l'opposition britannique.

En résumé, les six premières pages des discours officiels de De Gaulle présentent donc un premier discours effectivement prononcé mais pas tel que nous le lisons, un deuxième qui n'a jamais été prononcé (ni même écrit le jour où il est censé l'avoir été), et il nous manque une déclaration qui a, quant à elle, bel et bien existé.

Après la mort de De Gaulle, son fils a entamé la publication par ordre chronologique de 13 volumes de *Lettres, notes et carnets* sélectionnés dans les archives du Général et dans celles de sa famille. Ces documents sont des sources majeures dont on peut raisonnablement penser que de Gaulle lui-même les aurait considérés comme ayant « de l'importance à [ses] yeux » parce qu'ils ont été écrits. Or ils ne sont pas non plus sans poser de problèmes : ils contiennent par exemple un discours du 6 juin 1958 à Mostaganem, mais sans les mots de conclusion « Vive l'Algérie française ». Que de Gaulle les ait rédigés ou pas, personne ne peut nier qu'il les a prononcés.

En plus de cette masse de documents de la main même de De Gaulle, il existe un corpus immense de conversations rapportées. De Gaulle avait l'habitude de donner des entretiens en privé à quelques journalistes choisis. Une première série de livres (toujours utiles) ont été écrits du vivant du Général par Jean-Raymond Tournoux, journaliste très bien introduit et destinataire privilégié des confidences et des bons mots du Général. Philippe de Gaulle, le fils du Général, a plus tard affirmé que Tournoux était un homme qui écoutait aux portes. En réalité, il n'avait pas besoin de le faire, car la porte de De Gaulle, qui trouvait son intérêt à ces rencontres officieuses, lui était souvent ouverte[11]. C'est Tournoux qui le premier a rapporté la fameuse boutade du Général : « Comment voulez-vous gouverner un pays qui a 258 variétés de fromage ? » Ce genre de remarques

finissent par acquérir une vie propre, elles existent dans une sorte d'éther où personne n'est jamais sûr de ce qui a été véritablement prononcé, ni même que cela ait réellement été dit – en l'occurrence, le nombre précis de fromages diffère d'une version à l'autre. Mais les choses sont plus graves dans le cas de l'Algérie, un sujet sur lequel, dans les années 1950, de Gaulle a livré en privé tant de commentaires cryptiques à différents visiteurs qu'il est difficile d'y déchiffrer ce qu'il pensait réellement.

Après la mort de De Gaulle, la plupart de ces propos officieux se sont avérés « authentiques » parce qu'ils ressurgissent dans l'avalanche de Mémoires et de journaux privés rédigés par ceux qui ont travaillé dans l'entourage du Général. Les plus exhaustifs sont les 2 000 pages de conversations (ou plus exactement de monologues) publiées par Alain Peyrefitte, et les 1 500 pages publiées par Jacques Foccart, conseiller de De Gaulle pour les affaires africaines, qui a rencontré le Général presque quotidiennement dans les années 1960. Quel statut attribuer à ces documents ? Ils n'offrent pas nécessairement plus de « vérité » que les discours officiels ou que les propos improvisés livrés aux journalistes. La conversation de De Gaulle comportait souvent une part de comédie : « Il faisait ses gammes », selon le mot de l'un de ses collaborateurs. Mais ce serait une erreur de rejeter ce que rapportent ces témoins. Le croisement de toutes ces sources nous permet d'entendre les différents registres de la voix de De Gaulle.

Dans son livre *Le Fil de l'épée* publié en 1932, où de Gaulle analyse les qualités d'un « chef », il souligne l'importance du mystère, de la ruse et de l'hypocrisie. Cependant, Staline – qui s'y connaissait en hypocrisie – déclara un jour à Churchill que de Gaulle n'était pas un homme compliqué. De Gaulle érigea le mystère en art du gouvernement mais fut souvent plus transparent qu'il ne le prétendait ou ne le voulait. Malgré sa réputation de dissimulation, il y a souvent une convergence frappante entre ses déclarations publiques et ses propos confidentiels, même si le ton en est différent. L'ouverture récente des archives de De Gaulle ne change pas radicalement notre connaissance du personnage. Son fils avait déjà fait un travail considérable en publiant les documents les plus importants. Il nous manque encore l'intégralité de la correspondance privée de De Gaulle avec les membres de sa famille, dont une partie seulement a été publiée. Il reste certainement beaucoup de lettres qui nous permettraient d'approfondir et de nuancer notre connaissance de l'homme privé. Il ne faut cependant pas en attendre des révélations majeures sur sa carrière politique. Le défi est d'interpréter les sources aujourd'hui à notre disposition.

De Gaulle et ses biographes

Comment ces problèmes ont-ils été traités par les biographes du Général ? La littérature sur de Gaulle atteint des proportions gigantesques : on

a plus écrit sur lui que sur n'importe quel autre personnage de l'histoire de la France contemporaine, à l'exception de Napoléon. Il existe une institution, la Fondation Charles de Gaulle, entièrement dédiée à l'étude du personnage et de son action. Depuis sa création, juste après la mort du Général, la Fondation a publié les actes de plus de 40 colloques. Certains traitent de moments précis de sa carrière, d'autres de thèmes aussi divers que « De Gaulle et la médecine », « De Gaulle et la science », « De Gaulle et les médias », « De Gaulle et la loi », « De Gaulle et la religion », « De Gaulle et la jeunesse », etc. De Gaulle – l'homme, la légende, le symbole – suscite une production éditoriale quasi industrielle.

Parmi les innombrables biographies, il faut en distinguer trois, au premier rang desquelles la biographie monumentale en 3 volumes publiée entre 1984 et 1986 par Jean Lacouture, brillant journaliste de gauche et partisan convaincu de la décolonisation. En 1965, pendant la présidence de De Gaulle, il rédige une courte biographie où son « respect » pour le personnage de 1940 refusant la défaite et celui de 1962 acceptant l'indépendance de l'Algérie est tempéré par son hostilité à l'encontre du « discours nationaliste » du de Gaulle « réactionnaire » des années 1960. Trois ans plus tard, dans une seconde édition, il est encore plus féroce, décrivant de Gaulle « comme un personnage en proie à une xénophobie hallucinatoire ». Le secrétariat de De Gaulle jugera le livre trop « déplaisant » pour le lui transmettre, mais de Gaulle, qui ne s'effrayait pas de si peu, le lira et fera cet inénarrable commentaire : « Je crains que l'auteur n'ait pas tout à fait pris la dimension du personnage[12]. »

Cette critique ne peut plus s'appliquer aux 3 000 pages que Lacouture consacre à de Gaulle quand il revient sur le sujet vingt ans plus tard, en expiation de son ancien irrespect. Le journaliste est alors devenu un biographe prolifique qui a écrit sur Nasser et Hô Chi Minh avant de passer à des icônes de la gauche française tels Léon Blum et Pierre Mendès France. Le choix de ces sujets nous donne une idée du panthéon de gauche dans lequel Lacouture tente désormais de faire entrer de Gaulle. Le biographe assume entièrement son besoin d'admirer les personnages dont il écrit la vie, mais comme le « cas de Gaulle » est plus compliqué et plus ambigu que ses précédents sujets d'étude, sa biographie ressemble parfois à une longue conversation entre l'auteur et son sujet.

Il est une question que tous les biographes de De Gaulle doivent affronter : dans quelle mesure de Gaulle fut-il influencé, dans sa jeunesse, par les idées de Charles Maurras, écrivain d'extrême droite dont le journal *L'Action française* combattait la République. Quelle qu'ait été l'opinion de De Gaulle sur Maurras, il faut poser la question : à quel moment devint-il « républicain » ? Et quel genre de républicain fut-il ? Or Lacouture passe plus ou moins la question sous silence. Par exemple, quand il décrit l'attitude de De Gaulle vis-à-vis de l'Allemagne de Hitler dans des années 1930, il écrit que, dans le grand débat entre dictature et démocratie, de Gaulle tran-

cha sans hésiter et fut « un adversaire déterminé du fascisme ». En réalité, de Gaulle, qui ne fut certainement jamais « fasciste », n'était à cette époque ni particulièrement préoccupé par le fascisme, ni un grand défenseur de la démocratie. Il était avant tout un adversaire de l'Allemagne[13].

Quand Lacouture lui-même se retrouve taxé de gaullisme, il répond, irrité, qu'il n'est « ni gaulliste dur ni gaulliste mou, je ne suis pas gaulliste du tout ». Comme il le résume lui-même : « Montaigne admirait les Romains – mais de loin, et sans tenter de donner Caton l'Ancien pour modèle à ses concitoyens[14]. » « A-gaulliste » ou pas, il est indéniable que Lacouture éprouve une immense admiration pour son sujet, et qu'il le « sent ». Mais cette admiration bascule parfois dans la mythification. Prenons sa description de la rencontre cruciale entre Charles de Gaulle et Winston Churchill le 17 juin 1940, au 10 Downing Street :

> Churchill a su, de son œil de grand fauve, reconnaître en ce géant jusqu'alors taciturne « l'homme du destin », le Connétable de France. Dès Briare, il a scruté cette face sortie tout droit d'une chronique des Plantagenêts, l'a ceinte d'un heaume, coiffée d'un casque ou d'une tiare, et admise autour de la table ronde où le descendant des Marlborough n'accueille que de rares chevaliers[15].

Ce paragraphe grandiloquent est un morceau de bravoure ; ce n'est pas de l'histoire. On ignore si Churchill eut de telles hallucinations : il n'a pas daigné mentionner cette rencontre avec de Gaulle dans ses propres Mémoires. La vérité, c'est que Churchill, content de recevoir un Français désireux de poursuivre le combat, dut distraitement lui promettre de le laisser s'exprimer à la radio, avant de le faire raccompagner au plus vite pour se remettre à des affaires plus importantes.

Prenons encore le récit que Lacouture fait du discours prononcé par de Gaulle le 25 août 1944, jour de la libération de Paris :

> Sa haute stature dominant les visages levés comme dans une ascension du Greco, ses bras qui semblent figurer une lyre, le visage livide du géant renversé en arrière comme pour une consécration […]. Là, de Gaulle est vraiment l'interprète de la nation, l'écho des grands orateurs chrétiens aussi bien que des conventionnels appelant à la levée en masse[16].

Ce discours fut certes émouvant mais il fut aussi soigneusement calculé. Beaucoup de ceux qui l'entendirent à l'époque, amèrement déçus, n'eurent aucunement l'impression que de Gaulle parlait au nom de la nation, ni en leur nom. En fin de compte, malgré son panache, il y a trop de mythe dans la biographie de Lacouture pour qu'elle soit satisfaisante.

La deuxième grande biographie est celle de l'historien et journaliste Paul-Marie de La Gorce. Contrairement à Jean Lacouture, La Gorce se revendique gaulliste, mais de cette étrange sous-espèce : « gaulliste de gauche[17] ». Il rédige une première biographie du Général alors que ce

dernier est encore président de la République. De Gaulle lit les épreuves et fait des suggestions et des commentaires. En 1999, vingt-neuf ans après la mort du Général, Paul-Marie de La Gorce en fait paraître une deuxième version, de près de 1 500 pages[18]. Alors que Lacouture lutte avec son sujet, La Gorce l'admire sans réserve pour une raison principale : « Dans l'œuvre accomplie par le général de Gaulle, la décolonisation restera sans doute la plus ineffaçable marque qu'il aura pu apporter à l'histoire de ce siècle[19]. » Ici La Gorce confond le pouvoir magique de la rhétorique gaullienne avec les réalités de son action politique. S'agissant de l'homme qui faillit déclarer la guerre à la Grande-Bretagne en 1945 parce qu'il voulait défendre l'empire français en Syrie ; de l'homme qui dirigeait le gouvernement au moment du massacre de Sétif en 1945, qui entraîna la France dans un conflit perdu d'avance pour sauver l'Indochine française en 1946 et qui, une fois que la France eut abandonné son empire africain, inventa des moyens ingénieux d'y maintenir son influence à travers la « Françafrique », cette image du décolonisateur prophétique mérite d'être profondément nuancée.

La troisième grande biographie de Charles de Gaulle – et la plus récente, elle date de 2002 – n'a rien de commun avec celle de La Gorce, si ce n'est la longueur. L'auteur, Éric Roussel, a fait ses armes avec une biographie de Jean Monnet, architecte de la Communauté européenne, partisan convaincu du supranationalisme européen et défenseur de l'atlantisme – autant d'anathèmes aux yeux du Général. Puis il a écrit la biographie élogieuse du deuxième Premier ministre de De Gaulle, Georges Pompidou, ce conservateur pragmatique, qui lui succéda à la présidence. Vers la fin de la vie du Général, Pompidou s'était tellement éloigné de lui que certains gaullistes l'avaient surnommé « l'anti-de Gaulle[20] ». Les premiers choix biographiques de Roussel nous donnent une idée de ses affinités et de sa position, celle d'un libéral modéré, loin du scepticisme du Général envers l'Europe et l'atlantisme. L'originalité de sa biographie réside dans l'usage important qu'il fait des archives américaines, britanniques et canadiennes ainsi que de nouvelles sources françaises. Sa vision de De Gaulle est moins gallocentrique que celle de Jean Lacouture ou de Paul-Marie de La Gorce, et son travail, le plus rigoureusement documenté des trois, saisit pleinement la « dimension » de la personnalité qu'il décrit. Mais, par petites touches accumulées, Éric Roussel en dresse un portrait subtilement négatif, comme par exemple dans la façon dont il traite la démission du général de Gaulle en 1946. On s'est beaucoup demandé pourquoi de Gaulle avait démissionné et comment il espérait revenir au pouvoir. Ce que l'auteur nous propose sur cet événement, ce sont deux pages de remarques un peu exaltées prononcées par André Malraux face à l'ambassadeur de Grande-Bretagne. L'ardent partisan du Général prédit que le sang coulera dans les rues et que de Gaulle reviendra en dictateur pour sauver l'Occident. Comme c'est le seul commentaire d'un contemporain que nous donne Roussel sur la démission de De Gaulle, le lecteur est amené à croire que cela reflète la pensée de De Gaulle lui-même :

« On peut simplement douter qu'il [Malraux] s'exprime ainsi […] sans un accord, au moins tacite, du Général[21]. » Autre exemple, quand de Gaulle est promu général en juin 1940, Roussel cite longuement un article élogieux de *L'Action française*, comme pour sous-entendre une forme de connivence. Il suggère même que le ton dithyrambique de l'article confirme la rumeur selon laquelle de Gaulle, abrité derrière un pseudonyme, aurait été le correspondant militaire du journal monarchiste. Aucune preuve pourtant n'étaye cette affirmation improbable[22]. Par des insinuations de ce genre, Roussel construit subtilement le portrait d'un de Gaulle nationaliste, réactionnaire et archaïque. La meilleure biographie du Général s'avère donc insidieusement hostile à son sujet.

De Gaulle, « un champ de bataille »

Tout biographe doit se garder de la tentation d'imposer une cohérence excessive à son sujet[23]. Elle est d'autant plus grande que la personnalité et les convictions de De Gaulle semblent présenter une cohérence quasi granitique. La phrase la plus célèbre qu'il ait jamais écrite est l'incipit de ses *Mémoires de guerre* : « *Toute ma vie* [l'italique est de l'auteur], je me suis fait une certaine idée de la France. » Une historienne a proposé une analyse de la pensée gaullienne qui interprète la Constitution de 1958 comme l'incarnation du libéralisme catholique que de Gaulle avait hérité de sa famille à la fin des années 1890 – le présupposé étant que les idées politiques de De Gaulle n'avaient jamais changé[24]. Mais les bases de cette intrigante théorie sont bien fragiles. Dans les années 1960, les diplomates étrangers et les politiques français voulant à tout prix décrypter les actions imprévisibles de De Gaulle cherchèrent fréquemment des clés dans *Le Fil de l'épée*, ce petit livre qu'il avait publié trente ans auparavant. Or ce livre n'offre ni doctrine ni idées politiques explicites. Il brosse le portrait de ce que devrait être un chef et il pourrait même être lu comme un autoportrait par anticipation. Mais il ne dit rien de précis sur ce que doit *faire* le chef qui est dépeint. Au contraire, l'un de ses messages clés est l'importance de la contingence en politique. Ce qui a conduit un commentateur avisé (et admiratif) de De Gaulle à parler de « la vacuité idéologique du gaullisme ; une posture, non une doctrine ; une attitude, non un ensemble cohérent de dogmes ; un style sans beaucoup de substance[25] ».

Tout au long de sa carrière, les observateurs ont été désarçonnés par les ambiguïtés et les retournements de De Gaulle. Ne sachant pas quelles étaient ses convictions politiques profondes, il était difficile pour eux de définir une ligne de conduite. C'est le cas, par exemple, d'un groupe de socialistes français qui se retrouvent à Londres pendant la guerre. Comme de Gaulle, ils s'opposent au maréchal Pétain mais beaucoup se méfient

aussi du Général, tout en comprenant qu'il est en train de devenir, que cela leur plaise ou non, un puissant symbole de résistance en France. Écartelés, ils discutent sans fin de la position à adopter vis-à-vis de lui. L'un d'eux, décidant non sans hésitation de se rallier à lui, s'explique ainsi : « Même si vous n'avez pas confiance en de Gaulle, il faut lutter pour transformer quelque chose qui existe et qui, qu'on le veuille ou non, représente la réalité de la résistance du peuple français[26]. » Bien évidemment, de Gaulle n'était pas une table rase, et ceux qui pensaient pouvoir le « transformer » furent souvent amèrement déçus. Ils eurent cependant parfois raison : de Gaulle eut peut-être une certaine idée de la France « toute sa vie », mais ce ne fut pas toujours la même.

Quand de Gaulle revient au pouvoir en 1958, personne ne connaît ses intentions à l'égard de l'Algérie, et les commentateurs font couler beaucoup d'encre pour tenter de définir ce qu'il pense « vraiment ». Historiens et biographes leur ont emboîté le pas. À la vérité, de Gaulle avait une certaine idée de ce qu'il ne voulait *pas* faire en Algérie, mais il restait ouvert quant au reste. Comme en 1940, il pouvait être modelé par le contexte. Au cours des semaines tendues de mai 1958 où les régiments français basés en Algérie se révoltent contre le gouvernement de Paris et où il semble possible que des parachutistes atterrissent à tout moment en métropole, Jean Lacouture, alors journaliste au *Monde*, téléphone à son ami Jean-Marie Domenach, qui dirige la revue *Esprit*. Domenach s'inquiète de ce que de Gaulle ferait s'il prenait le pouvoir avec le soutien de l'armée. Serait-il nécessaire d'entrer à nouveau en résistance, cette fois-ci contre de Gaulle ? Lacouture le rassure : « Ce n'est pas un général, […] c'est un champ de bataille[27]. » Il voulait dire par là que l'issue des événements ne serait pas seulement déterminée par les décisions que prendrait de Gaulle mais par des forces politiques sur lesquelles il n'avait qu'un contrôle limité.

Une fois de Gaulle au pouvoir et l'Algérie devenue indépendante, le nouveau style de gaullisme qui apparut dans les années 1960 résulta non seulement des choix faits par le Général lui-même mais de ceux qu'imposèrent les économistes, les hauts fonctionnaires et autres experts, dont beaucoup, opposés à son retour, considéraient désormais qu'ils pourraient se servir de lui. Comme l'un d'eux le dit : « Ce n'était pas la peine d'avoir la chance que de Gaulle soit là pour ne pas régler ces problèmes[28]. » Tout au long de sa carrière politique, de Gaulle joua avec brio ce rôle de chef charismatique dont il avait brossé le portrait dans les années 1930, et il conserva toute sa vie un certain nombre d'idées fixes sur le monde. Il n'en fut pas moins le champ de bataille où les Français livrèrent leurs combats politiques et façonnèrent leur histoire. Les Français créèrent de Gaulle, autant qu'ils furent créés par lui[29].



De Gaulle en 1927

PREMIÈRE PARTIE

De Gaulle avant « de Gaulle »

1890-1940

Il n'y a pas une époque de ma vie où je n'ai pas eu la certitude d'être un jour à la tête de la France. Seulement, les choses se sont passées comme je n'avais pas pu les prévoir. J'avais toujours cru que je serais d'abord ministre de la Guerre et que tout viendrait de là.

De Gaulle, mai 1946, in Claude Mauriac, *Un autre de Gaulle*. *Journal (1944-1954)*, Paris, Hachette, 1970, p. 199.

Chapitre 1

Commencements
1890-1908

Une voix venue de Londres

De Gaulle est une voix avant d'être un visage. Il entre dans l'histoire par une courte allocution prononcée à la BBC à Londres au soir du 18 juin 1940. Six semaines auparavant, l'armée allemande a lancé une offensive sur la France. L'armée française s'est effondrée avec une extraordinaire rapidité et, le 17 juin, le maréchal Philippe Pétain, chef du gouvernement, annonce à la radio française qu'il va demander un armistice à l'Allemagne. Le discours de De Gaulle, le lendemain, est un défi au défaitisme de Pétain :

> Les chefs qui, depuis de nombreuses années, sont à la tête des armées françaises, ont formé un gouvernement. Ce gouvernement, alléguant la défaite de nos armées, s'est mis en rapport avec l'ennemi pour cesser le combat.
>
> Certes, nous avons été, nous sommes, submergés par la force mécanique, terrestre et aérienne, de l'ennemi.
>
> Infiniment plus que leur nombre, ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui nous font reculer. Ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui ont surpris nos chefs au point de les amener là où ils en sont aujourd'hui.
>
> Mais le dernier mot est-il dit ? L'espérance doit-elle disparaître ? La défaite est-elle définitive ? Non !
>
> Croyez-moi, moi qui vous parle en connaissance de cause et vous dis que rien n'est perdu pour la France. Les mêmes moyens qui nous ont vaincus peuvent faire venir un jour la victoire.
>
> Car la France n'est pas seule ! Elle n'est pas seule ! Elle n'est pas seule ! Elle a un vaste empire derrière elle. Elle peut faire bloc avec l'Empire britannique qui tient la mer et continue la lutte. Elle peut, comme l'Angleterre, utiliser sans limites l'immense industrie des États-Unis.
>
> Cette guerre n'est pas limitée au territoire malheureux de notre pays. Cette guerre n'est pas tranchée par la bataille de France. Cette guerre

> est une guerre mondiale. Toutes les fautes, tous les retards, toutes les souffrances, n'empêchent pas qu'il y a, dans l'univers, tous les moyens nécessaires pour écraser un jour nos ennemis. Foudroyés aujourd'hui par la force mécanique, nous pourrons vaincre dans l'avenir par une force mécanique supérieure. Le destin du monde est là.
>
> Moi, général de Gaulle, actuellement à Londres, j'invite les officiers et les soldats français qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, avec leurs armes ou sans leurs armes, j'invite les ingénieurs et les ouvriers spécialistes des industries d'armement qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, à se mettre en rapport avec moi.
>
> Quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas.
>
> Demain, comme aujourd'hui, je parlerai à la Radio de Londres[1].

Peu de gens ont entendu le discours de De Gaulle ce jour-là. Nous ne pouvons pas non plus le réécouter aujourd'hui car la BBC ne l'a pas jugé suffisamment important pour l'enregistrer. Au cours des semaines suivantes, de Gaulle s'exprime de nouveau à de nombreuses reprises et gagne de plus en plus d'auditeurs. Avec le passage du temps, ces derniers ne savent plus s'ils ont réellement entendu son premier discours, même s'ils désirent penser que oui. Un futur gaulliste, encore enfant en 1940, écrit dans ses Mémoires : « Le 18 au soir, dans une allée bordée de résidences de vacances entourées de jardins, *je crois bien me souvenir* [l'italique est de l'auteur] d'avoir entendu l'appel du 18 Juin. Les fenêtres de la villa étaient ouvertes et un poste de radio diffusait un discours qui me parut insolite[2]. » Léon Werth, qui passe l'Occupation dans un coin reculé de la campagne française, fait partie de ceux qui sont certains de ne pas l'avoir entendu. Son journal relate son enthousiasme croissant pour de Gaulle, mais il n'apprend ce que le Général a dit lors de cette première émission que quatre ans plus tard, après le Débarquement, lorsque le discours est relu – et non par de Gaulle – à la BBC. Si Léon Werth n'entend pas le premier discours de De Gaulle, c'est que, comme des millions de Français, il fuit vers le sud devant l'avancée allemande : « Ne venaient à moi que les rumeurs de la route et d'incohérentes bribes d'informations mensongères, données par un médiocre poste, branché sur accus d'auto. Ainsi ce 18 juin 40 je n'ai pas entendu de Gaulle[3]. »

Quarante ans plus tard, le président Valéry Giscard d'Estaing propose un tout autre souvenir :

> Jeune garçon de quatorze ans, je me souviens d'avoir entendu dans notre maison d'Auvergne la voix du général de Gaulle. Un après-midi, le 18 juin, mon oncle est venu nous chercher : « Venez ! Il va y avoir quelque chose d'important. On annonce une déclaration du général de Gaulle. » Nous sommes assis en demi-cercle autour du poste de radio

> […] Je me souviens si bien du texte que j'ai toujours su qu'il n'était pas identique à celui qui a été publié. Le texte original était plus long et plus véhément et détaillé dans sa condamnation de l'armistice, mais il comportait ce même élément qui en fait un texte historique unique. […] Nous avons pressenti que le cours des événements avait changé. […] En chacun de nous, la rayure noire qui était venue barrer l'image de la France, au point que nous n'osions plus la regarder, s'était ce jour-là effacée[4].

Giscard n'était pas gaulliste, et comme ce souvenir coïncide avec un moment où il avait désespérément besoin du soutien politique des gaullistes, il est sujet à caution.

Peu de diaristes contemporains font référence à l'appel du 18 Juin. L'un d'eux, Roger Langeron, préfet de police de Paris, écrit dans son journal ce jour-là : « Aujourd'hui est un grand jour. Une voix nous arrive de Londres. » Mais les mots célèbres qu'il cite – « La France a perdu une bataille, elle n'a pas perdu la guerre » – ne figurent pas dans le discours du 18 juin, même si l'idée y est implicite. On les retrouve dans une déclaration publiée sous forme d'affiche par les Français libres à Londres en juillet. Roger Langeron retouche probablement son journal lors de sa publication juste après la guerre pour donner l'impression qu'il a entendu l'émission en direct[5]. Un des rares mémorialistes qui mentionnent de façon authentique l'appel du 18 Juin est Agnès Humbert, historienne d'art et future résistante. Comme Léon Werth, elle a été emportée par la vague de l'exode et, le 18 juin, elle atterrit dans un petit village au sud de Paris. Plus chanceuse que lui, elle trouve une radio : « L'aiguille est sur Londres. C'est l'émission française que le hasard me fait prendre. On annonce un appel d'un général français dont le nom m'échappe. D'une diction peu radiophonique, hachée, tranchante, le général demande aux Français de se regrouper autour de lui. Je revis ; un sentiment que je croyais mort pour toujours renaît en moi : l'espoir[6]. » Même lorsqu'elle apprend le nom de ce « général français », cela ne lui dit rien. Quelques mois plus tard, membre d'un des premiers groupes de la Résistance, elle se retrouve à distribuer des tracts de soutien à de Gaulle, sans savoir encore vraiment qui il est :

> Quelle étrange situation que la nôtre ! Nous voilà tous gens ayant, pour la plupart, dépassé la quarantaine, courant comme des étudiants enthousiastes et fervents derrière un chef dont nous ne savons rien, dont aucun de nous n'a vu la photographie. Jamais, au cours de l'Histoire, a-t-on constaté rien de semblable ? Des milliers et des milliers de gens suivant, pleins d'une soif aveugle, un inconnu. Peut-être même que cet étrange anonymat le sert : la mystique de l'inconnu[7].

De Gaulle est en effet inconnu de la très grande majorité des Français. D'où vient-il ? Quelles sont ses convictions ? À quoi ressemble-t-il ? Très

peu le savent. En octobre 1942, Léon Werth, qui est devenu un auditeur régulier de Charles de Gaulle, n'arrive toujours pas à se l'imaginer : « Je cherche de Gaulle dans sa voix. Elle me paraît d'abord un peu serrée. Si je haïssais de Gaulle, je dirais peut-être que sa voix porte un monocle[8]. » Lorsque de Gaulle arrive enfin en France après la Libération en 1944, les gens se précipitent parfois pour acclamer l'un des généraux de plus haut rang qui l'accompagnent, convaincus qu'il ne peut être qu'un général à cinq étoiles[9].

Quand le nom mystérieux de « de Gaulle » commença à circuler plus largement dans la France occupée, il fut souvent pris pour un pseudonyme. Que le patronyme de celui qui s'était proclamé le sauveur de la France sonne comme l'ancien nom du pays, la Gaule, paraissait presque trop beau pour être vrai[10]. Telle était l'opinion de Romain Gary, à en croire son autobiographie romancée. Né en 1914 à Vilnius sous le nom de Roman Kacew, il arrive en France en 1928. Ayant l'ambition de devenir un écrivain français, il veut adopter un patronyme plus « francophone » et couvre des pages de pseudonymes. Mais aucun ne le satisfait, jusqu'à ce qu'un soir en juin il entende pour la première fois le nom du général de Gaulle à la radio : « Ma première réaction fut un mouvement de colère parce que je n'avais pas songé à inventer ce beau nom quinze ans plus tôt : Charles de Gaulle, voilà qui aurait plu à ma mère, surtout si je l'avais écrit avec un seul "l". La vie est pavée d'occasions perdues[11]. » Romain Gary pardonna à de Gaulle de l'avoir coiffé au poteau, rejoignit Londres et devint pilote de la France libre. Au cours des premiers mois de l'Occupation, il n'est pas rare de trouver le nom de De Gaulle orthographié de différentes manières : « Degaule », « Dugaul », ou simplement « Gaul »[12]. Même Maurice Garçon, fameux avocat parisien qui connaissait tout ce qui comptait dans l'élite française, n'avait pas la moindre idée de qui était de Gaulle. Le 29 juin 1940, il écrit dans son journal qu'il a entendu un discours de « de Gaule (je n'ai pas vu son nom écrit, est-ce ainsi qu'il s'écrit ?)[13] ».

Les origines d'une famille

Le nom « de Gaulle » – et le mystère entourant celui qu'il dissimulait – donnait à la voix désincarnée de Londres une aura légendaire. En réalité, ce nom est parfaitement authentique, même si son étymologie n'a rien à voir avec la Gaule. Il s'agit peut-être d'un patronyme d'origine flamande dérivé du mot *walle* qui signifie « le mur ». S'il en est ainsi, la particule n'est pas d'origine aristocratique.

On trouve des de Gaulle (souvent orthographiés « de Gaule ») au XIII^e^ siècle en Normandie. Un Jean de Gaulle combat contre les Anglais à Azincourt en 1415 : d'après la tradition familiale, ce serait un ancêtre[14], même si on ne peut retracer aucun lien généalogique direct avant un cer-

tain François de Gaulle, anobli en Bourgogne en 1604. Au XVIII[e] siècle, la famille quitte la Bourgogne pour Paris, où ses membres servent la monarchie d'Ancien Régime comme hommes de loi ou intendants. Ils appartiennent donc à la noblesse de robe – moins prestigieuse que la noblesse d'extraction. L'arrière-grand-père de Charles de Gaulle est arrêté pendant la Révolution ; il échappe à la guillotine grâce à la chute de Robespierre en 1794. Il a certes sauvé sa tête, mais sa famille a perdu sa position sociale et sa fortune[15].

Le grand-père de Charles de Gaulle, Julien de Gaulle, naît à Paris en 1801 et y meurt en 1883, sept ans avant la naissance de son illustre petit-fils. Après avoir enseigné à Lille et s'y être marié en 1835, il revient à Paris où il fait une carrière d'historien. Il rédige des ouvrages d'érudition qui exaltent le passé prérévolutionnaire, catholique et monarchiste, de la France, dont une biographie du roi Saint Louis et une histoire de Paris en 5 volumes. Sa femme Joséphine Maillot (1806-1886) est un auteur encore plus prolifique que lui. Elle signe 80 livres – romans édifiants, biographies et livres d'histoire –, dont beaucoup ont connu de nombreuses rééditions. Cette femme d'une énergie impressionnante édite aussi *Le Correspondant des familles*, un journal catholique.

Mais l'écriture ne fait pas la fortune du couple. Leur existence demeure précaire et on sait qu'ils ont connu vingt-sept adresses différentes à Paris. Deux de leurs enfants suivent les traces de leur père, érudit un peu excentrique : l'un devient un spécialiste de poésie celte (et y gagne en Bretagne le surnom de *Barz Bro C'hall*, le « barde de France »), l'autre se fait entomologiste, spécialiste des abeilles. Ces deux fils n'ayant pas d'enfants, il revient au troisième, Henri, père de Charles, de perpétuer le nom.

Henri de Gaulle mène une carrière plus conventionnelle que ses frères ou son père. Il a réussi le concours de la prestigieuse École polytechnique mais il ne l'intègre pas car son frère aîné Charles, le poète breton, frappé de paralysie des membres inférieurs à vingt ans, voit son infirmité s'aggraver jusqu'à être incapable de subvenir à ses besoins. Leur père ne le pouvant pas non plus, Henri est obligé d'interrompre ses études pour trouver un emploi. Après quelques années passées au ministère de l'Intérieur, il devient professeur de latin, de philosophie et de littérature dans un prestigieux collège jésuite parisien, le collège de l'Immaculée-Conception, puis dans l'école privée catholique qu'il a lui-même fondée.

C'est Henri de Gaulle qui établit la généalogie familiale que nous avons esquissée plus haut[16]. Son fils Charles la connaissait en détail et, une fois devenu célèbre, il prit toujours un soin scrupuleux à répondre à ses correspondants pour corriger d'éventuelles erreurs[17]. Il avait un sens aigu des valeurs léguées, selon lui, par ses ancêtres. Un fonctionnaire du Foreign Office a rapporté une conversation de juillet 1942 avec un de Gaulle plus expansif qu'à l'accoutumée :

> [De Gaulle explique qu']il y a deux sortes de droite en France : la *petite noblesse de campagne* et les classes fortunées. La première (« Et j'en suis ») est inspirée par les formes les plus hautes du patriotisme et prête à tous les sacrifices pour la gloire de la France ou le bien du pays. De nombreux membres du clergé en font partie. La seconde, les très riches, est beaucoup plus égoïste […]. Il affirme que les aristocrates parisiens, le milieu des courses, les grandes dames titrées qui donnent des réceptions en l'honneur de leurs conquérants adulés sont du même acabit que les riches industriels : pourris par l'argent[18].

Quand il évoque l'Occupation, des années plus tard, de Gaulle revient souvent sur cette idée, comme ici en 1962 :

> Ce qui a rendu si rares les Français libres, c'est le fait que tant de Français soient propriétaires. Ils avaient à choisir entre leur propriété – leur petite maison, leur petit jardin, leur petit atelier, leur petite ferme, leur petit tas de bouquins ou de bons du Trésor – et la France. Ils ont préféré leur propriété […]. Les possédants sont possédés par ce qu'ils possèdent[19].

Malgré les origines provinciales revendiquées par de Gaulle dans la conversation de 1942, sa famille paternelle était parisienne depuis plus d'un siècle. En d'autres occasions, de Gaulle préfère s'attarder sur ce versant de son héritage, rappelant que son grand-père était né à Paris pendant la Révolution :

> Croyez-en un vieux Parisien : il n'est pas d'exemple d'une famille de Paris qui soit parvenue à jouer le jeu pendant plus de trois générations sans être « liquidée ». Si on veut la mener, l'existence de Paris, cette ronde infernale, c'est en obéissant à une espèce de goût du suicide : les uns deviennent fous, les autres s'y ruinent. Bien entendu, si cette famille s'allie à une famille de province, les choses peuvent durer plus longtemps : car le sang de province apporte aux Parisiens de la stabilité[20].

De Gaulle a probablement à l'esprit ses ancêtres maternels, les Maillot, une prospère dynastie bourgeoise du nord de la France qui tire son aisance du commerce et de l'industrie textile. Sa grand-mère maternelle, Julie-Marie Maillot (1835-1912), a des origines irlandaises. Elle descend par sa mère, née MacCartan, d'une de ces familles d'exilés (les *wild geese*) qui ont défendu la cause jacobite en combattant la Couronne protestante anglaise dans les armées de Louis XIV, avant de se fixer à Valenciennes. Le grand-père de Julie, Andronic MacCartan, a été médecin de Louis XVIII. Une autre branche des Maillot a des liens avec l'Allemagne : au début du XIX^e^ siècle, elle s'est alliée par mariage avec une famille d'industriels, les Kolb, originaire de Baden, arrivée en France dans les années 1700. La destinée des Maillot (de Lille) et celle des de Gaulle

(de Paris) sont donc mêlées depuis des générations. Julien, le grand-père paternel de Charles de Gaulle, avait épousé Joséphine Maillot, et Henri, son père, sa propre cousine, Jeanne Maillot, dont le père possédait une filature. De Gaulle était donc doublement un Maillot.

Par son père, il descend d'une famille de la noblesse de robe parisienne désargentée ; par sa mère, de la bourgeoisie provinciale aisée. Mais les deux côtés partagent le même conservatisme catholique et patriotique. Le dernier jour de sa vie, le 9 novembre 1970, dans une lettre de remerciements à un ami qui lui a envoyé une généalogie de la famille Maillot, de Gaulle écrit : « Il m'est doux aussi de vérifier qu'il y eut chez nous – morts et vivants – des trésors de courage, de valeur et de fidélité à la religion et à la Patrie[21]. » Les industriels tels les Maillot étaient imprégnés des traditions du paternalisme catholique, particulièrement fortes dans le nord de la France. Ces patrons considéraient de leur devoir de se préoccuper du bien-être matériel et moral de leurs ouvriers. Telles sont les valeurs qui inspirent l'importante production littéraire de la grand-mère de De Gaulle, Joséphine de Gaulle née Maillot. Dans un de ses romans, un industriel est cloué au pilori parce qu'il est un « gros richard exploiteur, un égoïste » qui traite ses employés comme des bêtes de somme. Dans un autre, elle décrit la Bourse de Paris comme un centre d'« agiotage immoral ». Sa piété et son conservatisme ne l'empêchent pas d'écrire des biographies élogieuses de Pierre-Joseph Proudhon, socialiste (prémarxiste) français, du révolutionnaire Jules Vallès, et du leader nationaliste irlandais Daniel O'Connell[22].

Dans ce milieu, on considère que la richesse entraîne des responsabilités sociales. Le membre le plus distingué de la famille maternelle de Charles de Gaulle est son arrière-grand-oncle, Charles Kolb-Bernard, industriel sucrier et figure majeure de la bourgeoisie catholique de Lille. Tout aussi attaché à la cause légitimiste qu'à la religion catholique, Charles Kolb-Bernard crée la branche lilloise de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, association catholique fondée en 1833 pour secourir les pauvres sur le plan matériel et moral. Il contribue au financement de la construction de l'église Notre-Dame-de-la-Treille (aujourd'hui la cathédrale de Lille). Le grand-père maternel de De Gaulle, Jules-Émile Maillot (1819-1891), n'a pas connu la même réussite en affaires, mais sa famille n'en est pas moins pieuse. La mère de De Gaulle, Jeanne, a été élevée dans un catholicisme austère et rigide, et deux de ses sœurs sont devenues religieuses.

Valeurs familiales

C'est dans la maison de ses grands-parents à Lille, comme c'est l'usage dans la classe moyenne française à l'époque, que Charles de Gaulle naît le 22 novembre 1890. Il est le troisième de cinq enfants, quatre garçons et

une fille. La maison, au 9 rue Princesse (elle existe toujours), est la sobre demeure d'une famille bourgeoise aisée. La façade sur rue est ornée de deux statues de la Vierge placées dans des niches. Une aile de la maison est habitée par ses grands-parents, Julie et Jules Maillot ; l'autre par sa tante Noémie, qui a épousé Gustave de Corbie, professeur de droit à la faculté catholique de Lille. Un bâtiment mitoyen abrite les ateliers textiles de la famille Maillot. C'est un univers régi par la sobriété, la piété et le travail. Trois mois après la naissance, les parents et leur bébé retournent à Paris mais les liens entre de Gaulle et le Nord demeurent forts pendant son enfance. Ses grands-parents parisiens sont décédés et il n'a pas de cousins du côté paternel, ses deux oncles n'ayant pas d'enfants. Du côté maternel, à l'inverse, il en a tout un clan qui vit à Lille ou dans sa région. Comme le veut la tradition dans le Nord, on fête plutôt la Saint-Nicolas le 6 décembre que Noël. Les vacances familiales se déroulent souvent dans la région, parfois dans une villa louée dans la station balnéaire de Wimereux, non loin de Calais. Bien que Jules-Émile, son grand-père maternel, soit décédé quand il n'avait qu'un an, sa grand-mère, terrifiante matriarche catholique, continue de régner sans partage sur la maisonnée lilloise. Quand, à l'âge de dix-huit ans, Charles écrit à un cousin qu'il est allé entendre *Carmen* à l'Opéra-Comique, il ajoute : « Il va sans dire, qu'à ce propos, le rigoureux silence t'est demandé devant Bonne Maman[23]. »

Le fils de De Gaulle a fait observer plus tard que ces racines lilloises représentaient non seulement une origine « mais aussi une éthique, un mode d'éducation, une manière de voir » : austère, traditionnelle, se méfiant de toute ostentation[24]. Le mépris que de Gaulle affiche plus tard vis-à-vis des politiciens dans leur ensemble tient du mépris de l'homme du Nord envers les Méridionaux, agités et bavards, qui passent leur journée au café à boire du pastis – caricature fréquente de la classe politique dans son enfance. En convalescence dans un hôpital de Cognac après avoir été blessé en 1914, il observe, en Septentrional guindé, que « Cognac est une très gentille ville et, contrairement à la plupart des villes du Sud-Ouest, une ville opulente et propre[25] ». La seule touche méridionale de ces années est une modeste demeure, La Ligerie, acquise en Dordogne par ses parents en 1900. À partir de ses dix ans, la famille y passe une partie des vacances d'été[26], échappant à l'envahissante tribu des cousins du Nord. Mais de Gaulle a dit plus tard qu'il gardait des souvenirs « maussades » de cette maison, à l'inverse des vacances à Wimereux où il goûtait « l'immensité » de la mer[27]. La Ligerie pesant trop lourd sur le budget de la famille, ses parents la revendent en 1924.

C'est à Paris que vivent les parents de Charles de Gaulle. Dans ses *Mémoires*, il se décrit de manière lapidaire comme « un petit Lillois de Paris ». Au moment de sa naissance, sa famille habite avenue de Breteuil, dans le VII^{e} arrondissement[28]. Plus tard, elle déménage à plusieurs reprises, mais toujours dans le même quartier. L'endroit est pratique, proche de

l'école catholique où Henri de Gaulle enseigne, mais c'est également un quartier qui correspond aux valeurs et à la sensibilité de la famille. On y trouve les deux monuments les plus prestigieux du Paris de l'Ancien Régime : l'hôpital militaire des Invalides, construit par Louis XIV, et l'École militaire, par Louis XV. L'aristocratique faubourg Saint-Germain, dont le lustre s'est un peu terni, et où les anciens hôtels particuliers sont désormais occupés par des écoles catholiques, des institutions religieuses, des ambassades et des ministères, est tout proche. Le VII[e] arrondissement n'est pas animé : aucun théâtre, peu de restaurants ou de cafés. De Gaulle est « un vieux Parisien », mais son Paris est à des années-lumière du Paris révolutionnaire de la Bastille, du Paris bohème de Montmartre, du Paris opulent du XVI[e] arrondissement ou du Paris universitaire du Quartier latin. Dans un hommage à la mémoire du maréchal Foch rédigé dans les années 1920, de Gaulle définit ainsi l'esprit de ce quartier historique, noble, mais un peu triste :

> Une bonne partie de cette laborieuse existence s'était écoulée dans le cadre d'un quartier parisien dont le caractère de majestueuse grandeur ne put manquer d'exercer son influence sur l'âme de Foch. Quartier des Invalides et de l'École militaire : monuments dont l'architecture, les proportions, la façade sont les symboles mêmes de l'ordre, de la simplicité, de la mélancolie militaires […]. Quartier qui renferme mille témoignages émouvants de nos triomphes et de nos larmes, où des musées célèbres entretiennent les rêves du conscrit, les réflexions du citoyen et les souvenirs du vétéran, où, sous une voûte sacrée, dorment les drapeaux que nous avons pris, où reposent Turenne et Napoléon. […] Quartier où Paris conserve les grands souvenirs militaires du passé et fait mûrir les gloires de l'avenir[29].

Dans ses *Mémoires de guerre*, il décrit son père en deux phrases d'une grande sobriété : « Mon père, homme de pensée, de culture, de tradition, était imprégné du sentiment de la dignité de la France. Il m'en a découvert l'Histoire[30]. » Quand, plus tard, on lui demande qui a exercé sur lui une influence décisive, il répond toujours sans hésiter : mon père. Beaucoup d'anciens élèves d'Henri de Gaulle l'ont décrit comme un homme charmant, survivant affable d'une autre époque, très *vieille France*, distingué, respectueux des convenances, peu démonstratif et érudit. Dans son milieu familial, comme de Gaulle l'a dit, « le travail intellectuel était la seule chose qui comptait[31] ». Henri transmet à son fils le respect des écrivains et de la vie de l'esprit. À Londres pendant la guerre, de Gaulle s'est laissé aller à imaginer une autre existence :

> Le plus beau métier du monde, voyez-vous, c'est d'être bibliothécaire ! Un poste de petit bibliothécaire, dans une petite ville de province, en Bretagne, une bibliothèque municipale […]. Quel calme ! Quelle

> belle vie ! […]. Et puis brusquement, quand arrive la soixantaine, on se met à écrire une monographie de quatre-vingts pages : Madame de Sévigné est-elle passée par Pontivy ? Alors on devient frénétique, on envoie des lettres cinglantes au chanoine qui chicane sur une date, on persécute tout le monde[32].

La personnalité hyperactive de De Gaulle ne se serait jamais contentée d'une telle vie, mais on peut imaginer qu'elle convenait à son père, à ses oncles, ces érudits originaux, ou au grand-père qu'il n'avait jamais connu.

De sa mère, de Gaulle écrivit qu'elle « portait à la patrie une passion intransigeante à l'égal de sa piété religieuse ». La femme de De Gaulle dit un jour, avec un peu moins de tact et probablement en connaissance de cause, que c'était de sa mère que de Gaulle avait hérité la « partie agressive » de sa personnalité : « Ma belle-mère était, sans aucun doute, ce qu'on appelle "une maîtresse femme". C'est d'elle que le Général tient le plus […]. Elle formulait des jugements bien à elle, des jugements dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils étaient catégoriques et passionnés[33]. »

À vivre ainsi dans l'atmosphère de « mélancolie militaire » – une des expressions favorites de De Gaulle – du VII^e^ arrondissement, la famille était en marge des valeurs politiques dominantes de son temps. En 1871, à l'issue de la guerre franco-prussienne et de la chute du Second Empire et de Napoléon III, il semble un moment possible, quoique peu probable, que la France redevienne une monarchie, pour la première fois depuis 1848. Cette possibilité s'effondre lorsque le comte de Chambord refuse en 1873 de monter sur le trône si cela signifie qu'il doit aussi accepter le drapeau bleu-blanc-rouge de la Révolution. La restauration de la monarchie devient alors une cause définitivement perdue. Aux yeux de ses partisans, le comte de Chambord demeure le symbole mélancolique d'un monde évanoui. En 1876, la prolifique grand-mère de De Gaulle dédie son histoire des sanctuaires mariaux à la comtesse de Chambord. Dans une lettre datant de quelques mois avant sa mort, de Gaulle écrit au sujet de la renonciation du comte de Chambord qu'il s'agit d'« un capital et triste événement de notre histoire. Capital parce qu'il mettait un point final à tout ce que notre pays avait été en fait d'institutions. Triste comme tout ce qui signifie que ce qui fut ne sera jamais plus[34] ».

Les monarchistes les plus modérés se résignèrent à la défaite de leur cause. En 1875, pour la troisième fois de son histoire, la France devient officiellement une république. Mais, échaudés par la brièveté des deux premières expériences (1792-1799 et 1848-1851), les dirigeants de la III^e^ République travaillent à instiller dans l'esprit des Français l'idée que l'identité de la nation est indissociable du régime républicain. En 1879, *La Marseillaise* révolutionnaire devient l'hymne national. En 1881, le 14 juillet, jour anniversaire de la prise de la Bastille, devient la fête nationale. Des statues de « Marianne », symbole de la République, sont

érigées dans tout le pays, dont une, immense, sur la place de la République à Paris en 1880 (dix ans avant la naissance de Charles de Gaulle), et une autre, neuf ans plus tard, sur la place de la Nation, dans les quartiers populaires traditionnellement ancrés à gauche de l'Est parisien, loin du VII^e^ arrondissement et de sa grandeur surannée. Ce que de Gaulle ne mentionne pas dans l'évocation du quartier de son enfance, c'est la présence de la tour Eiffel, construite en 1889 par la République triomphante pour le centenaire de la Révolution française. Les familles traditionalistes comme la sienne ne reconnaissaient pas *leur* France dans ces nouveaux symboles. Sans être de ces royalistes qui complotaient activement contre la République, les de Gaulle étaient des exilés de l'intérieur.

Dans les années 1900, la cause monarchique trouve un regain d'énergie grâce à l'Action française, nouvellement créée (et qui publie un journal du même nom). Dirigée par Charles Maurras, jeune et brillant polémiste originaire de Provence, l'Action française cherche à ancrer la cause monarchique dans une doctrine plutôt que de compter sur l'attachement sentimental à une dynastie. La théorie maurrassienne du « nationalisme intégral » fait découler la nécessité de la monarchie de principes premiers. Maurras affirme que la survie de la France comme grande nation confrontée à des ennemis extérieurs – l'Allemagne, la Grande-Bretagne – exige l'abandon du régime républicain. Contre le romantisme du XIX^e^ siècle, force destructrice, il appelle à un retour à l'ordre classique de l'Ancien Régime. Bien qu'il soit non croyant, sa doctrine englobe la défense du catholicisme, comme élément de stabilité, et prône l'exclusion des juifs, des protestants, des francs-maçons et des « métèques » de toute position d'influence.

Aux yeux de nombreux conservateurs, Maurras revigore une tradition moribonde. Est-ce ainsi que la famille de Gaulle considérait les choses ? La question a longtemps préoccupé les biographes du Général. Dès qu'il est devenu une figure publique, de Gaulle a été l'objet d'incessantes insinuations selon lesquelles il aurait été influencé par le nationalisme réactionnaire de Maurras. La difficulté, pour peser la validité de cette affirmation, est d'établir ce que l'on entend par « maurrassien ». Il était possible d'accepter la vision maurrassienne des relations internationales (une France engagée dans un combat existentiel contre ses ennemis héréditaires, la Grande-Bretagne et l'Allemagne) sans souscrire à l'idée que le seul remède aux menaces étrangères fût une restauration monarchique.

Il était également possible de partager les arguments de Maurras en faveur d'une restauration monarchique sans épouser son antisémitisme violent. Henri de Gaulle lisait *L'Action française*, mais la plupart des conservateurs de son époque faisaient de même. Quant à Charles de Gaulle, même s'il n'existe aucune référence à Maurras dans ses écrits ou dans ses lettres, sa sœur a confié en 1945 que « Charles était monarchiste, [qu']il défendait Maurras contre son frère Pierre jusqu'à en avoir

des larmes aux yeux[35] ». Malheureusement, nous ne savons pas à quelle période de la vie de De Gaulle elle faisait référence.

Ces dernières années, les historiens ont eu tendance à minimiser cet aspect de l'héritage familial et à mettre en avant l'influence du *Correspondant.* Ce journal relevait d'une tradition royaliste différente de celle de l'Action française. Il considérait avec nostalgie la période de la monarchie constitutionnelle qui réconciliait les principes de la Révolution avec la royauté, à l'opposé de Maurras qui voyait en 1789 la racine de tous les maux de la France[36]. Il est tout à fait vraisemblable que le monarchisme libéral du *Correspondant* ait été plus accordé aux valeurs de la famille de Gaulle que le royalisme réactionnaire et intransigeant de Maurras, mais les sources sont trop lacunaires pour l'affirmer avec certitude.

De nombreux historiens ont également noté dans l'héritage intellectuel de De Gaulle l'importance d'un catholicisme social qui cherchait, pour dépasser la lutte des classes, une voie moyenne entre le capitalisme et le socialisme. C'était une tradition forte dans le milieu des industriels catholiques du nord de la France, auquel appartenaient les ancêtres maternels de De Gaulle. Nous verrons plus loin qu'après 1944 de Gaulle est habité régulièrement par l'idée que sa mission était de promouvoir une « association » entre la classe ouvrière et le patronat. Cette conviction, qui exaspère et intrigue beaucoup de ses partisans, est en partie inspirée par la doctrine du catholicisme social. Si cette tradition politique était méprisée par Maurras, pour lequel le politique – le retour de la monarchie absolue – primait sur les utopies de réconciliation sociale, nombre de catholiques sociaux étaient des ultraconservateurs dont le paternalisme social allait de pair avec des convictions monarchistes légitimistes, éloignées du libéralisme du *Correspondant*[37].

En résumé, il est vain de chercher une « clé » unique pour comprendre de Gaulle, que ce soit le nationalisme maurrassien, le catholicisme libéral, le monarchisme constitutionnel ou le catholicisme social. De Gaulle fut exposé à ces influences diverses au sein de sa famille. Bien que nous sachions peu de chose des opinions politiques d'Henri de Gaulle, il est certain que, dans des familles comme la sienne, être royaliste relevait davantage d'une sensibilité et d'une culture que d'un engagement politique. Cela représentait une fidélité à la tradition familiale, un refus de la violence révolutionnaire, une opposition à la persécution religieuse. Les de Gaulle, survivants modérés d'un autre âge, gardaient en mémoire une longue histoire de la France qui remontait loin en amont de 1789. Cependant, lors de l'affaire Dreyfus, le conflit politique le plus violent des années de formation du jeune Charles, son père Henri adopta des positions inattendues pour quelqu'un de son milieu.

L'affaire éclate en 1894 quand un officier juif, Alfred Dreyfus, est accusé, à tort, de haute trahison. Ses défenseurs ont acquis la conviction qu'il est la victime innocente d'un complot fomenté par l'Église, l'armée

et les antisémites afin d'affaiblir la République. Ses adversaires voient en lui un traître, et dénoncent les juifs, les républicains et les socialistes qui ne crient à l'erreur judiciaire que pour subvertir les institutions et l'ordre social. C'est au cours de l'affaire Dreyfus que Maurras se fait connaître, en 1898, en défendant dans la presse le colonel Henry accusé d'avoir fabriqué de faux documents pour faire condamner Dreyfus. Alors que Maurras défend cette falsification comme un acte de patriotisme, Émile Zola signe son célèbre « J'accuse ».

C'est devenu un article de foi parmi les biographes de De Gaulle que d'affirmer qu'Henri de Gaulle était convaincu de l'innocence de Dreyfus, une affirmation qui sauve de Gaulle de l'insinuation que sa famille aurait subi l'influence maurrassienne. Au fil du temps, d'un auteur à l'autre, les convictions dreyfusardes d'Henri de Gaulle ont été amplifiées jusqu'à en faire presque une sorte d'Émile Zola de droite. Un historien prétend ainsi qu'Henri de Gaulle a cru à l'innocence de Dreyfus dès le jour de sa mise en cause, ce qui n'est pas plausible car cela n'est pas vrai même de ceux qui sont devenus les plus ardents dreyfusards. Un autre suggère que ses convictions lui ont fait perdre son poste de professeur, ce qui est également faux[38]. Si Henri de Gaulle a été dreyfusard, il l'a été de manière discrète. Son nom n'apparaît pas parmi les membres d'un comité de soutien fondé par Paul Viollet, un catholique libéral qu'il connaissait, et qui cherche à combler le fossé entre l'antisémitisme des antidreyfusards et l'anticléricalisme des dreyfusards. Nous n'avons que des preuves indirectes des convictions dreyfusardes d'Henri de Gaulle, mais elles sont cohérentes avec sa modération dénuée de dogmatisme[39].

Charles de Gaulle lui-même n'a fait que deux références à l'affaire Dreyfus dans tous ses écrits : dans *La France et son armée*, publié en 1938, il déplore le fait qu'à la suite de l'affaire Dreyfus, « sous la pression des illusions pacifistes et des méfiances éveillées à l'égard de l'esprit militaire, l'armée va perdre de sa force et de sa cohésion ». De l'Affaire, il écrit :

> Dans ce lamentable procès, rien ne va manquer de ce qui peut empoisonner les passions. Vraisemblance d'erreur judiciaire, qu'étayent les faux, inconséquences, abus commis par l'accusation, mais que repoussent avec horreur ceux qui, par foi ou par raison d'État, veulent tenir pour infaillible une hiérarchie consacrée au service de la patrie ; exaspérante obscurité, où mille incidents embrouillés, intrigues, aveux, rétractions, duels, suicides, procès annexes, enragent et dépistent sans cesse les deux meutes rivales ; polémiques calomnieuses, que gonflent, sans ménager rien, toutes les voix de la presse, du pamphlet, du discours ; frénésie malsaine où sombrent, pêle-mêle avec les égards mutuels, les convictions, les amitiés[40].

Dans ses *Mémoires de guerre*, de Gaulle mentionne l'Affaire, en passant, comme l'un des nombreux conflits qui l'ont « attristé » parce qu'ils

ont affaibli la France. Ses jugements distanciés – « deux meutes rivales » – suggèrent que ce qui attristait de Gaulle était moins l'injustice que les divisions qui en résultaient. Peut-être était-ce aussi l'opinion de son père.

Ne cherchons pas à rendre l'arrière-plan familial de De Gaulle plus libéral et plus tolérant qu'il ne l'était. Dans une note biographique sur sa famille, Henri écrit : « Comme la Réforme, la Révolution a été, selon le mot de Joseph de Maistre, satanique dans son essence. L'aimer, c'est s'éloigner de Dieu […]. Je souhaite que ces sentiments se perpétuent dans ma descendance[41]. » Une lettre de 1917, envoyée du front à son père par Jacques, le frère cadet de Charles, reflète des sentiments similaires. Exprimant sa « stupéfaction » à la nouvelle de la chute du tsar et de l'entrée en guerre des États-Unis au nom de la liberté, Jacques écrit : « Serait-il donc vrai que cette guerre n'est pas seulement une lutte d'appétits, mais la lutte de la Démocratie contre les trônes, des peuples pacifiques contre les princes ambitieux, la dernière et terrible secousse qui achèvera l'œuvre de la Révolution française ? Je serais donc un soldat de cette soi-disant liberté des peuples que je considère comme une monstrueuse inanité[42] ? » Jacques n'est certes pas Charles, mais ces mots offrent un aperçu des valeurs de cette famille très soudée.

Les de Gaulle se sont certainement opposés sans concession à la guerre menée par la République contre l'Église catholique. Le conflit entre les catholiques et les républicains est l'un des thèmes majeurs de l'histoire française du XIX^e^ siècle. La famille de Gaulle en est directement affectée. Henri de Gaulle a été élevé dans une école jésuite où, plus tard, il devient lui-même enseignant. L'un des professeurs dont il a été le plus proche, le père Olivaint, est tué pendant la Commune de Paris en 1871. Et c'est après un décret de 1880 expulsant les jésuites de France qu'il décide de devenir professeur dans une école catholique. Il aurait été inconcevable à ses yeux d'envoyer ses enfants à l'école de la République laïque et anticléricale. L'éducation primaire de Charles de Gaulle entre 1896 et 1900 se déroule donc à l'école Saint-Thomas-d'Aquin, dirigée par les Frères des écoles chrétiennes, et se poursuit au collège jésuite où enseigne son père. Après une nouvelle campagne contre les enseignants jésuites, dans le sillage de l'affaire Dreyfus, de Gaulle passe une année en exil au collège jésuite d'Antoing, en Belgique.

D'après les souvenirs de sa sœur aînée, Charles de Gaulle « n'était pas un enfant facile » – hyperactif et indiscipliné –, ni un écolier studieux et brillant comme son frère cadet Jacques. Devenu adulte, il se rappelle avec nostalgie (comme Churchill) son immense collection de soldats de plomb, et note que, quand il y jouait avec ses frères, il prenait toujours le parti de la France[43]. Il passe moins de temps à travailler qu'à lire, ou à écrire de la poésie, échangeant des vers avec l'un de ses cousins lillois, Jean de Corbie. Que lisait donc le jeune de Gaulle ? Il était bien sûr imprégné de littérature française du XVII^e^ siècle, mais il lisait aussi avec avidité les

poètes symbolistes de la fin du XIX^e^, surtout Verlaine, ainsi que d'autres figures moins connues tels Albert Samain (originaire de Lille, comme lui) ou le poète belge Émile Verhaeren. Ces derniers noms ajoutent une autre touche « septentrionale » à la sensibilité de De Gaulle. Parmi ses innombrables lectures, on peut distinguer, certes un peu arbitrairement, deux écrivains qui ont compté pour lui. Le premier est Edmond Rostand (1868-1918), dont il connaît quasiment par cœur le *Cyrano de Bergerac*. À l'âge de dix ans, de Gaulle a été emmené au théâtre pour voir la nouvelle pièce de Rostand, *L'Aiglon*, qui raconte la vie tragique et brève du fils de l'empereur Napoléon et de l'impératrice Marie-Louise. L'intrigue se déroule en Autriche où le garçon, chétif et malade, est en exil, ou plutôt prisonnier après la chute de Napoléon. Malgré les frivoles efforts de sa mère et les intrigues de Metternich, le jeune Napoléon continue de rêver à la France et à la légende de son père, jusqu'à ce qu'il soit emporté par la tuberculose à l'âge de vingt et un ans. Toute sa vie, de Gaulle éprouva des sentiments complexes à l'égard de Napoléon. Dans sa famille, de tradition royaliste, on n'avait guère de sympathie pour le bonapartisme, mais comme tout adolescent français de son temps, il est sensible à la grandeur romantique de l'épopée napoléonienne.

Dans une veine très différente du romantisme échevelé de Rostand, l'imagination littéraire de De Gaulle a été profondément marquée par les tragédies de Corneille, dont les protagonistes sont tiraillés entre bonheur individuel et devoir héroïque. Toute sa vie, de Gaulle fut capable de citer de mémoire de longs passages de ses pièces les plus obscures, même si, dans ses écrits ou dans ses discours, il ne le fait que deux fois. La première, dans un discours prononcé à Londres en 1942 où il déplore « la honte de mourir sans avoir combattu », un vers du *Cid*. La deuxième citation se trouve dans le dernier volume de ses *Mémoires*. Faisant référence à l'hostilité qu'il a constamment rencontrée de la part des hommes politiques et des journalistes, de Gaulle reprend *Cinna* : « Quoi ! Tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné ! » Il s'agit d'un vers du célèbre monologue prononcé par l'empereur Auguste au moment où il apprend que Cinna, en qui il a confiance, complote pour l'assassiner. Le monologue est une longue méditation sur la solitude mélancolique qui est le lot des hommes de pouvoir :

> Ciel ! à qui voulez-vous désormais que je fie
> Les secrets de mon âme et le soin de ma vie ?
> Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
> Si donnant des sujets il ôte les amis. […]

Bien qu'il ne soit pas directement cité, le stoïcisme de l'Auguste de Corneille imprègne *Le Fil de l'épée*, où la vision du chef héroïque est d'essence cornélienne :

> Le chef se prive de ce que l'abandon, la familiarité, l'amitié même ont de douceurs. Il se voue à ce sentiment de solitude qui est, suivant Faguet, « la misère des hommes supérieurs ». L'état de satisfaction, de paix latente, de joie calculée, qu'on est convenu d'appeler le bonheur, est exclusif de la domination[44].

Comme de Gaulle l'a fait un jour remarquer à Emmanuel d'Astier de La Vigerie, chef d'un des principaux mouvements de la Résistance, qui lui demandait s'il avait jamais été heureux : « Allons d'Astier, quelle question stupide, le Bonheur, ça n'existe pas[45]. »

On ne discerne plus rien de l'adolescent rebelle qui néglige ses études au profit de la littérature dans une longue lettre adressée par de Gaulle à son père à l'âge de dix-sept ans, depuis le collège jésuite d'Antoing. Il se dit mortifié de ne pas avoir mieux réussi ses examens d'algèbre et décrit tous les efforts qu'il fait pour remédier à « ce grand malheur[46] ». Ce qui a changé, c'est qu'aux alentours de son quinzième anniversaire de Gaulle a décidé d'embrasser une carrière militaire. Il lui faut pour cela réussir le concours d'entrée à l'école militaire de Saint-Cyr. Pour la première fois, il se met sérieusement à travailler, non seulement l'histoire et les lettres, où il brille déjà, mais également les mathématiques et les sciences.

La génération de 1905

Bien qu'il n'existe pas de tradition militaire chez les de Gaulle, bien des fils des familles conservatrices élevés dans les écoles catholiques voient l'armée comme un moyen de servir la France sans avoir à se compromettre avec la République honnie. En ce sens, le choix de De Gaulle est parfaitement naturel. Mais il est aussi influencé par le contexte international.

En mars 1905, à l'époque où de Gaulle se serait décidé à devenir militaire, le Kaiser Guillaume II débarque à Tanger pour revendiquer des droits sur le Maroc. Cette provocation calculée inaugure une nouvelle ère de tensions internationales. Elle déclenche également une crise en France, qui culmine au bout de trois mois avec la démission de Théophile Delcassé, ministre des Affaires étrangères, et architecte de l'Entente cordiale avec la Grande-Bretagne. Delcassé quitte le gouvernement plutôt que d'avoir à faire des concessions à l'Allemagne. L'impact de l'événement en France peut se mesurer à l'aune de la réaction de Charles Péguy : « Je savais à onze heures et demie que, dans l'espace de ces deux heures, une période nouvelle avait commencé dans l'histoire de ma propre vie, dans l'histoire de ce pays, et assurément dans l'histoire du monde, […] que la France était sous le coup d'une invasion allemande imminente[47]. » Pour Péguy, ce fut une révélation. Cinq ans auparavant, ce socialiste ardent avait été l'un des défenseurs les plus acharnés de Dreyfus. Le choc de 1905 l'amène au patriotisme et, plus tard, au catholicisme.